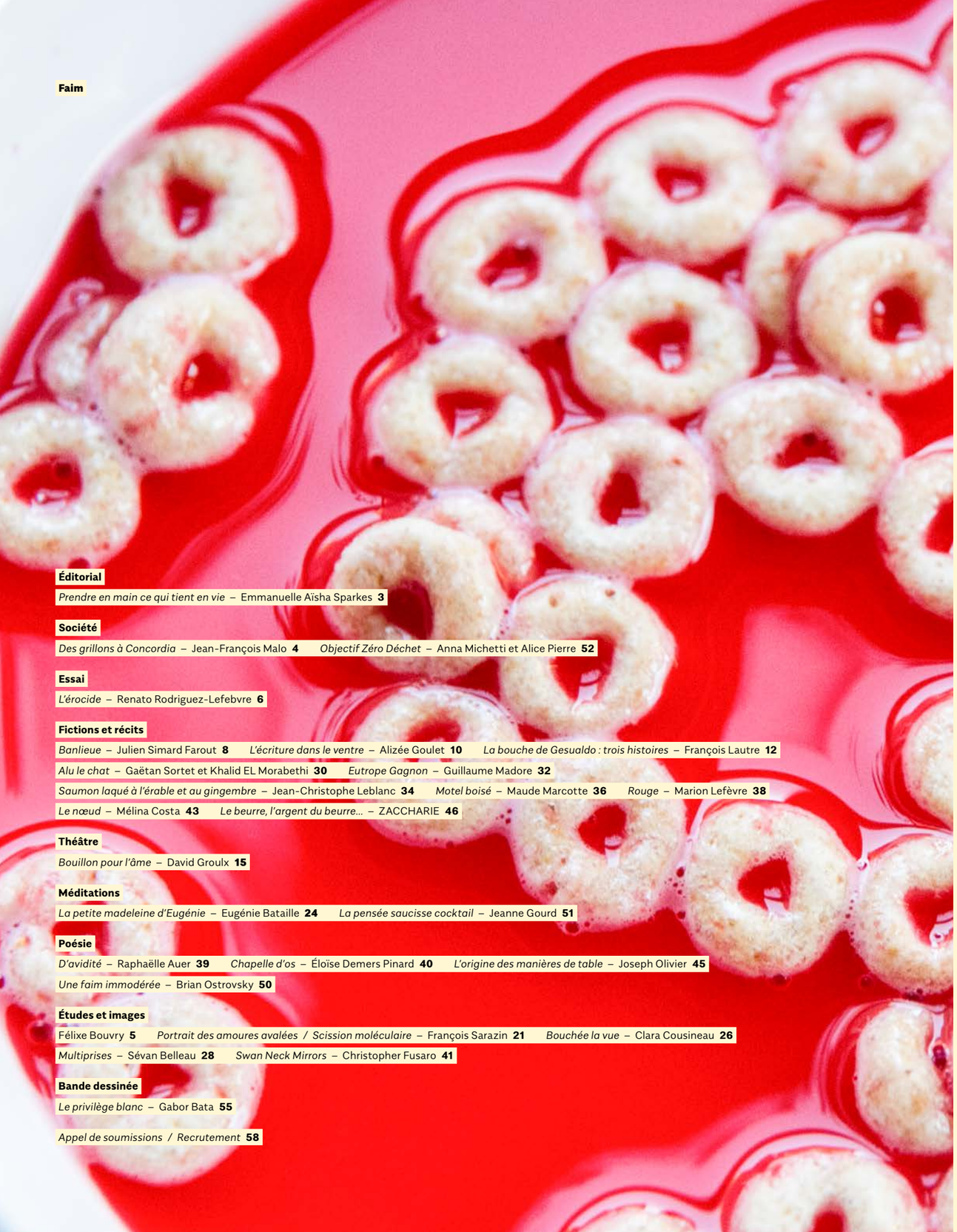
l'Organe

Été 2017 L'Organe — Magazine francophone de Concordia 09 Faim



Faim

Éditorial

Prendre en main ce qui tient en vie – Emmanuelle Aïsha Sparkes **3**

Société

Des grillons à Concordia – Jean-François Malo **4** *Objectif Zéro Déchet* – Anna Michetti et Alice Pierre **52**

Essai

L'érocide – Renato Rodriguez-Lefebvre **6**

Fictions et récits

Banlieue – Julien Simard Farout **8** *L'écriture dans le ventre* – Alizée Goulet **10** *La bouche de Gesualdo : trois histoires* – François Lautre **12**

Alu le chat – Gaëtan Sortet et Khalid EL Morabethi **30** *Eutrope Gagnon* – Guillaume Madore **32**

Saumon laqué à l'érable et au gingembre – Jean-Christophe Leblanc **34** *Motel boisé* – Maude Marcotte **36** *Rouge* – Marion Lefèvre **38**

Le nœud – Mélina Costa **43** *Le beurre, l'argent du beurre...* – ZACCHARIE **46**

Théâtre

Bouillon pour l'âme – David Groulx **15**

Méditations

La petite madeleine d'Eugénie – Eugénie Bataille **24** *La pensée saucisse cocktail* – Jeanne Gourd **51**

Poésie

D'avidité – Raphaëlle Auer **39** *Chapelle d'os* – Éloïse Demers Pinard **40** *L'origine des manières de table* – Joseph Olivier **45**

Une faim immodérée – Brian Ostrovsky **50**

Études et images

Félixe Bouvry **5** *Portrait des amoures avalées / Scission moléculaire* – François Sarazin **21** *Bouchée la vue* – Clara Cousineau **26**

Multiprises – Sévan Belleau **28** *Swan Neck Mirrors* – Christopher Fusaro **41**

Bande dessinée

Le privilège blanc – Gabor Bata **55**

Appel de soumissions / Recrutement **58**

PRENDRE EN MAIN CE QUI TIENT EN VIE

Il y a quelques années, le paysage alimentaire de Concordia était peu alléchant. Je vous en dresse le portrait : la multinationale Chartwell's contrôle la majorité des services en la matière et contraint les étudiant-e-s en résidences à adhérer à son plan de repas. S'approvisionnant à l'international, elle contribue à l'empreinte de carbone de l'école, encourage l'industrie animale non éthique, nourrit les étudiant-e-s de produits OGM, tout en exploitant indirectement des travailleuse-eur-s à l'étranger et des travailleuse-eur-s migrant-e-s au Québec. Mais heureusement que le professeur Satoshi Ikeda, spécialisé en agriculture durable et en économie sociale, fait l'étalage de ces problèmes lors d'une conférence coïncidant avec la renégociation du contrat des résidences avec Chartwell's. Des étudiant-e-s déterminé-e-s à s'approprier les services alimentaires du campus créent alors des comités qui mèneront à la fondation de la CONCORDIA FOOD COALITION (CFC) en 2013. Grâce à cette mobilisation, la communauté étudiante acquiert l'espace du bâtiment Hall auparavant occupé par Java U et y ouvre son café HIVE. Le contrat des services d'alimentation est finalement repris par Aramark, une autre multinationale qui, bien qu'elle promette davantage de produits locaux, équitables et végétaliens au menu, s'inscrit toujours dans une logique capitaliste. Mais nous devons à cette lutte pour l'autonomie le mouvement qui, regroupant un nombre toujours grandissant d'initiatives, fait depuis lors de Concordia un environnement abondant d'alternatives alimentaires.

Souhaitant tenir de modèle pour d'autres universités, la CFC est un projet coopératif non hiérarchique qui lutte pour l'économie sociale, la souveraineté et la sécurité alimentaire. Elle répond aux besoins financiers, nutritifs, écologiques et culturels des étudiant-e-s et des Montréalais-e-s en offrant, à bas prix, de la nourriture végétarienne, végétalienne, équitable, sans gluten, biologique, halal, kasher, etc. Les groupes de la CFC et les autres projets de nourriture du campus, créent, par leur alliance, un circuit complet intervenant à tous les stades du cycle de l'aliment : de l'éducation à l'agriculture urbaine en passant par la vente de produits, la préparation et la distribution de repas, puis la gestion des résidus alimentaires.

Ce que nous mangeons représente généralement la majorité des produits que nous achetons, notre impact au quotidien. Participer à des projets d'agriculture urbaine permet de sortir de la relation truffée d'intermédiaires que nous entretenons avec ce que nous consommons. Ce militantisme lutte contre l'impuissance en offrant des moyens de prendre en main de façon palpable notre effet sur le monde. En cette période d'incertitude écologique, économique sociale et politique, faire l'expérience du cycle d'un aliment, en mettant la main à la terre et à la pâte, donne la chance de voir les fruits (et les légumes) de nos efforts. Ils sont non seulement indispensables politiquement, car ils participent à changer, à petite échelle, le système qui crée les inégalités sociales et les désastres écologiques, mais ils sont aussi enrichissants d'un point de vue individuel, voire thérapeutiques. Ils proposent de prendre directement contact avec ce qui nous tient en vie.

Les cuisines communautaires de l'université, comme celles du HIVE LOYOLA FREE LUNCH, du PEOPLE'S POTATO ou du MOTHER HUBBARD'S CUPBOARD, contribuent à unir les étudiant-e-s dans des rapports d'entraide et de partage. Qu'on y travaille ou qu'on y mange, on y rencontre des gens de tous les âges, de toutes les origines, de tous les domaines d'études. Ces lieux tissent des liens entre les membres de la communauté en offrant une expérience collective rassembleuse, celle du besoin essentiel de manger, de la reconnaissance d'être nourri-e-s gratuitement (ou par contribution volontaire), du plaisir de déguster un bon repas en bonne compagnie.

Ce paysage alimentaire en pleine floraison doit sa subsistance au soutien continu de bénévoles. Il est possible de se joindre à la cause en offrant son temps ou bien sa voix lors des diverses campagnes ou des assemblées décisionnelles des groupes d'alimentation. Si le temps manque, soyons tout de même conscient-e-s du privilège d'avoir accès à de la nourriture saine à bas prix, et achetons au Hive ou au FRIGO VERT plutôt qu'au Starbucks ou au Subway. Encourager ces coopératives exprime à l'administration de Concordia, et à la CFC qui ne compte aucunement jeter l'éponge, que les étudiant-e-s ont faim de souveraineté alimentaire. ◦

Pour plus d'information quant à ces initiatives :
www.concordiafoodcoalition.com
www.concordiafoodgroups.ca

Des grillons à Concordia

Didier Marquis m'a donné rendez-vous au Temps libre dans le Mile-End, un espace de *coworking* qui a décidément tout pour plaire avec ses murs pastel, ses tables dépareillées et son café équitable gratuit ; on s'installe dans un sofa rétro en cuir brun. Le candidat au doctorat en Études Interdisciplinaires m'apprend qu'il est venu ici il y a quelques mois avec des collègues de classe pour déguster des produits à base de grillons, cuisinés pour l'occasion. Tacos, burgers, pesto et muffins ; on est loin des suçons aux fourmis de notre enfance à l'insectarium. Didier avait même apporté quelques spécimens vivants qu'il a lui-même élevés aux légumes bios dans les locaux d'Alvéole, une entreprise montréalaise d'apiculture urbaine. L'important, m'explique-t-il d'emblée, c'est l'éducation. Il faut réussir à passer par-dessus le dégoût qu'inspirent généralement les insectes aux Occidentaux. Si deux milliards d'êtres humains se nourrissent d'insectes quotidiennement, pourquoi pas nous ? La néophobie, ou la réticente à consommer un aliment inconnu, est un mécanisme de défense naturel destiné à nous prémunir contre un potentiel empoisonnement alimentaire. Rien de plus normal donc, de se méfier de ce qu'on ne connaît pas. Selon Didier, plusieurs solutions s'imposent pour éliminer une telle barrière psychologique, mais avant tout, il faut développer la curiosité du public pour les insectes, un peu comme on l'a fait avec le poisson cru il y a quelques années. En ce sens, il reste un énorme travail de communication à accomplir. Il faut clamer haut et fort les bienfaits de l'élevage de grillons sur l'environnement et vanter leur apport en protéines, qui est deux fois plus important que celui de la viande de bœuf. Bref, il faut créer un buzz autour du phénomène.

> Tacos, burgers, pesto et muffins ; on est loin des suçons aux fourmis de notre enfance à l'insectarium.

Pour commencer, Didier souhaite implanter une petite ferme d'insectes dans une serre située au 13e étage du pavillon H de l'université Concordia. Ce projet, réalisé en collaboration avec la Concordia Food Coalition, lui permettra de créer un véritable réseau alimentaire alternatif. Les grillons se nourriront de résidus alimentaires produits sur le campus et la serre fournira naturellement la luminosité et la chaleur essentielle à leur croissance. Après avoir chanté comme la cigale pendant six semaines, les grillons seront congelés, puis déshydratés pour être transformés en farine qui servira à la préparation d'aliments vendus au café étudiant. Côté gustatif, les petites bestioles s'imprègnent de la saveur du dernier aliment qu'ils ont ingéré ! Au final, le cycle est bouclé, le gaspillage est pratiquement nul et les coûts en énergie sont négligeables. Si la production envisagée demeure artisanale, l'initiative permettra de stimuler la curiosité des gens envers les insectes, ce qui est aussi le but de l'opération. Didier rêve d'une ville où chacun possède sa microproduction dans un vivarium à la maison, comme les bacs de fines herbes qui pullulent sur les balcons l'été. Et puisqu'il faut partager l'expérience avec le plus grand nombre de personnes possible, l'ensemble du processus sera documenté afin de créer du matériel promotionnel et pédagogique.

Dans un contexte où la faim tenaille de plus en plus de familles au Québec et à travers le monde, Didier m'a convaincu qu'on serait fous de passer à côté de cette ressource « inespérée » qui a le potentiel de révolutionner nos habitudes alimentaires. Et si ce n'est peut-être pas demain la veille qu'on ira manger des insectes entre amis dans un resto huppé du centre-ville le vendredi soir, quand je pense que nos grands-parents engraissaient les champs avec ces homards qui n'avaient aucune valeur culinaire à leurs yeux, je me dis que ce n'est qu'une question de temps. ◦

L'ÉROCIDE : RÉFLEXIONS SUR UN MOT À VENIR

Comme les sirènes ou le minotaure, le pouvoir des mots est formé, par un étrange télescopage, de la jonction de corps étrangers et inconciliables.
— Jean Paulhan —

ÉROCIDE [ɛʀɔsid] : du grec, Ἔρως Éros, et, par dérive déverbale, du latin *caedere*, qui désigne l'action de tuer, de massacrer. · 1. Meurtre de l'amour, envers autrui ou l'Amour même. · 2. Tentative, vaine ou non, de porter obstruction aux formes traditionnelles dans lesquelles l'amour est appelé à être vécu.

On remarquera, d'ailleurs, qu'il est possible d'en extraire un verbe, dont le sens est pour le moins limpide. Un qualificatif, *érocidaire*, aussi agréable à l'oreille que ne le sont ses proches parents (*suicidaire*, *génocidaire*), peut certes ajouter un sel à tout bavardage. Ex.: *Jean-Pierre a érocidé sa précédente compagne, neutralisant tout affect à l'égard de celle-ci. — Hier soir, en plein lit, j'érocidais mon mari. — Je suis, depuis quelques jours, d'humeur érocidaire!*

L'érudition n'est pas requise pour constater divers appels à une dignité nouvelle du discours amoureux : mais derrière chacune des tentatives de restaurer la majuscule du mot Amour se cachent différents niveaux de nostalgies. Et il y a matière à pleurer le visage cassé d'Éros. Jadis, on l'enrobait socialement d'une finalité que beaucoup connaissent et préfèrent sous le nom de famille, puis source d'inspiration d'œuvres littéraires diversement appréciables, et servant de prétexte à un phénomène aussi économique que ne l'est le mariage. Or, on connaît le portrait que nous lèguent ces valeurs : des statistiques vagues, et d'autant plus convaincantes qu'elles gagnent à l'être, n'évoquent la famille que pour en constater le désordre, les couples fournis par la littérature ne sont plus des modèles, mais au mieux, des reliques, et l'on chérirait cyniquement la perspective selon laquelle le divorce est l'expérience culminante du mariage, et non point sa maladie. On voudrait rallumer les flammes qui en furent si longtemps l'invincible symbole : noble quête, qui coûte à ses défendeurs les accusations d'anachronisme. Que l'on se console, toutefois, de ce que des couples s'improvisent, que d'autres périssent, et que le verbe aimer garde son poids dans une conversation : après tout, de même que l'on peut prier sans Dieu, on peut aimer sans l'Amour.

∞

Toujours est-il qu'une impression étrange survit à ces brèves considérations, comme s'il se tramait un phénomène, d'emblée innommable, et qui *attenterait* à l'idole, refusant toute rénovation au profit d'une exploration de la brèche. Serait-il légitime d'espérer d'autres avenues pour l'érotisme que sa transfiguration en amour? Les multiples questionnements environnant la séduction, la nausée qui accompagne la disparition d'un mythe, tel celui de l'amour et de ses armées de représentations, et les efforts, pour divers que soient leurs manifestations, de repenser ou refuser ce mystère que beaucoup appellent « Amour », sont à ranger sous le signe étrange de l'*érocide*. On reconnaîtra qu'il n'est pas aisé de lier ensemble des phénomènes contemporains, polyamour et *Tinder* en tête d'affiche, dans un terme tel celui-ci.

Le mot n'est que peu subtil. On le prononce comme d'autres accouchent de hérissons. Votre interlocuteur, selon son tempérament, sourcillera peut-être en entendant ce mot encore ignoré des dictionnaires. Hélas, le sens plat du mot est celui qui appâte le plus : *tuer* le désir envers une personne, refuser toute forme de commerce érotique, ne sont-ce pas des actions qui n'avaient pas encore de substantif pour les *hurler*, et qui rougissaient presque de devoir s'approprier un mot ridé tel que l'est *l'ascétisme*? Et, n'éprouve-t-on pas un certain plaisir à s'imaginer *assassin du Désir*? Dans la continuité des idéaux dont les lézardes sont révélées sous la loupe de la littérature, l'érocide prolonge la chaîne des mots qui désignent l'état fascinant d'un rêve collectif. On est las de la mort de Dieu, et nous pouvions calmement célébrer, en 2016, le 50e anniversaire de la déclaration de mort de l'Homme, en même temps que certain.e.s suggéraient ouverte l'ère de la « post-vérité ». Appartenant à cette grande constellation d'idéaux, l'Amour peut certes briller dans les hauts fantasmes de l'espèce humaine, malgré les nombreux doutes qui l'encerclent. L'érocide, loin d'être l'enfant orphelin de l'Amour, nous renseigne sur la survie de ce dernier en ce début de siècle. À la fois l'inquiétant silence et l'examen de l'Amour, l'érocide, notre contemporain, n'est pas un désenchantement dont notre siècle aurait l'exclusivité. À défaut d'exercer la profession d'historien, l'auteur prétend que le mot érocide a déjà été connu, sous d'autres formes et mots, par les précédents siècles. Il serait l'ombre permanente du phénomène amoureux.

∞

Les lecteur.trice.s de romans latins se souviennent de *L'Âne d'Or*, œuvre d'Apulée du 2e siècle de notre ère. Au sein de celui-ci s'y trouve une légende, laquelle narre les aventures d'*Éros et Psyché*. Dans une allégorie à peine camouflée, on peut apprendre que, du mariage d'Éros et Psyché, naîtrait une fille nommée *Volupté*. La personne *érocidaire* doute le plus cruellement qui soit de cette filiation. Aujourd'hui, on peinerait davantage à désigner l'identité de leur enfant, et ce, non seulement parce que ces allégories sont pour nous coupables d'un lourd symbolisme, mais parce que l'on doute même de l'association des deux personnages.

∞

Que l'on prenne exemple sur l'analogie, aisément repérable, entre la chasse et la séduction, pour cerner davantage ce dont l'érocide est la critique. En posant une adéquation entre ces deux termes, on promeut les *campagnes amoureuses*, dans lesquelles l'individu s'apparente à un État en quête d'un autre. Pourtant, rares sont les personnes qui déclareraient, sans sacrifier l'enchantement dont leur sentiment dépend, que leur amour est une forme de *conquête* d'autrui. Qui dirait, parlant de l'Être aimé, qu'il aurait « colonisé » celui-ci de par ses influences? Ou qu'il aurait « annexé » ses qualités, à la manière d'un territoire? L'érocide répond à cette logique qui, pour ne pas être aussi absurdement observable tel que ces phrases le laissent entendre, œuvre néanmoins dans certaines représentations de l'Amour.

∞

L'ambiguïté fondamentale du mot repose sur les deux sens que l'on peut, jusqu'à maintenant, extraire de celui-ci. Situé entre le dégoût de l'Amour et la volonté d'altérer le contenu de nos relations, l'érocide dresse l'axe sur lequel il se déploie. Axe fragile d'ailleurs, qui mérite au mot l'intérêt qu'on peut lui porter. Entre le refus rancunier, pur ressentiment, et le geste créateur, qui effrite une tradition taxée d'être injuste, l'érocide erre, la définition qui en est donnée n'étant que provisoire. Ainsi, un phénomène comme le polyamour peut être qualifié d'érocidaire, en cela qu'il attaque l'Amour au nom d'autres possibilités, qui refusent de n'être *que* des possibilités.

∞

La chambre n'est pas, d'elle-même, l'espace dont l'amour aurait à s'exiler. L'érocide, tel qu'il est ici considéré, propose une autre organisation des actes qui se déroulent dans les lieux communs du désir. Conséquemment, il ne suffit guère d'errer nu dans une forêt, autour d'un arbre foudroyé pour prétendre au *geste érocidaire*. Geste dont l'image serait l'arrachement des ailes du petit dieu à l'arc.

∞

Du reste, il est évident que le mot gagnerait à conquérir une autre signification, qui l'amènerait dans un domaine autre que celui que nous avons investi. Serait-il possible d'imaginer l'érocide comme manière de résister aux désirs commandés par les plus récentes mutations du capitalisme? C'est chose simple que de relater les effets les plus néfastes de la surconsommation, et c'est en une encore plus facile que d'en appeler à une production plus modérée de biens. L'érocide pourrait-il accueillir ceux.elles qui obstruent la dépense effrénée, et s'essaient à bouleverser la chaîne des désirs sur laquelle repose, en partie, la machine de guerre capitaliste?

∞

L'érocide : une déclaration de guerre à l'Amour au nom même de « l'Amour ». Paradoxe dont on consent à payer les frais, tellement le mot résiste au monopole d'une signification qui soit apte à le capturer. Et, en paraphrasant le dicton : un mot en vaut bien mille autres, qui en cloisonnent les déplacements dans une langue donnée.

Banlieue

L'homme et le jeune homme s'engagèrent sur le pont Jacques-Cartier. Le jeune homme regarda la longue ligne de lumières de la rue Sainte-Catherine qui s'éloignait. Dans la voiture tout était silencieux, mis à part le moteur de la BMW.

« Crois-tu que je suis fait pour habiter en ville? demanda le jeune homme. L'homme ne répondit pas pendant un instant, concentré sur la route.
— Ah oui, définitivement, définitivement », répondit-il enfin.

De l'autre côté du pont, l'homme prit la sortie pour Saint-Lambert. Le jeune homme et lui discutaient de la vie dans les grandes villes, l'homme était déconcentré et se perdit dans les petites rues enneigées. Ils arrivèrent là où Emmanuel habitait, alors l'homme se stationna. La fenêtre du toit était ouverte, un petit vent frais s'y infiltra avec un chuchotement.

L'homme appuya sa tête sur le dossier de son siège et expira profondément. Emmanuel le regarda du coin de l'œil, et puis l'imita. « Je me sens comme ça, moi aussi », finit-il par dire. « C'est drôle, toi tu essayes d'éviter les gens, et moi, j'essaye d'en rencontrer des nouveaux. » Ernest rit et acquiesça. Il se tourna vers Emmanuel et passa ses doigts dans ses cheveux, et lui répondit qu'ils devraient rester ensemble, alors.

« Mais ce n'est pas une bonne idée », dit Ernest.

« Pourquoi? Parce qu'il faut vraiment que tu ailles voir ton étudiante ou parce que si tu rentres chez moi, tu vas vouloir coucher avec moi?
— Quelle réponse préfères-tu? »

Les deux hommes rirent bruyamment. Pendant un moment, Emmanuel admira ses souliers, ils étaient neufs, en cuir, des italiens, il les déposa sur la boîte à gant. L'homme le gronda.

« Tu salis ma voiture. »
« Ni l'une ni l'autre », répondit le jeune homme en se redressant. « J'aimerais que tu restes avec moi. Je ne veux pas être seul. »
L'homme continua à passer sa main dans les cheveux d'Emmanuel en le regardant avec douceur. Le téléphone d'Ernest sonna. Il le prit et montra l'afficheur au jeune homme.

« C'est ton élève italienne? demanda Emmanuel.
— Oui. Devrais-je répondre?
— Je ne sais pas. »

La sonnerie arrêta. Le silence revint, interrompu pour une seconde par le petit bruit indiquant un message vocal retenti. L'homme ne regardait plus Emmanuel. Tous les deux regardaient droit devant eux, vers l'extérieur, vers la neige sombre.

Le jeune homme sortit de la voiture et se dirigea à la porte. Il enfonça sa clé dans la serrure puis fit un dernier signe de main à l'homme. Il écouta le moteur de la BMW s'éloigner et ouvrit la lumière de la cuisine et mit de l'eau à chauffer dans une casserole. Emmanuel ne pensait à rien et son corps agissait par lui-même. Il ouvrit la porte du frigo et baissa. Il resta comme ça plusieurs instants à sentir le froid du frigo, sans prêter attention à ce qui se trouvait devant ses yeux. L'eau commença à bouillir et il se leva mit des pâtes cuites avec une noix de beurre au centre au micro-ondes. La casserole le brûla un peu; il versa l'eau dans une tasse avec le sachet de thé.

Il amena au salon son assiette et sa tasse de thé. Il les déposa sur la table et s'assit. Après un instant il se releva pour aller chercher un paquet de biscuits pour ne pas avoir à bouger après. C'est alors qu'il entendit le moteur d'une voiture qui passait devant chez lui. Il retourna rapidement à l'entrée et ouvrit la porte. Une voiture passa lentement puis disparut. Emmanuel referma la porte, la verrouilla et retourna s'asseoir. Il retira le sachet de sa tasse et en prit une gorgée.

L'ÉCRITURE DANS LE VENTRE

Durant des années, j'ai pensé appartenir au labyrinthe, celui qu'on construit en écrivant dans le noir. La seule fiction à laquelle je n'ai jamais cru est celle des rétablissements heureux, ceux qui font les best-sellers, qui deviennent des exemples. Pour moi, les textes ont toujours été malades et beaux, comme nos corps éphémères. C'est comme ça que je réussis à m'expliquer cette histoire, celle d'une boulimique qui a réussi à garder le secret de son péril assez longtemps pour s'abandonner au vertige quotidien de la privation. Cette histoire-là, je l'ai lu, je la lis tous les jours dans chaque assiette, chaque tasse, bol, page, livre. J'ai essayé de créer une distance entre les phrases et ma vie, entre la nourriture et ma bouche. Mais, le vomi, il salit les bras, les murs, le visage, l'écriture, les souvenirs, il glisse entre les dents comme les mots qui échappent à mon ventre. C'est l'estomac gonflé, que je me penche sur le texte, déborde des marges, essaye de rétrécir, trouver une forme aérienne. Trop manger, trop lire, trop écrire, trop boire, rejeter sa matière dans les poubelles, les sacs, les toilettes publiques, privées, les champs près de la maison. Trembler. Répéter. Trembler.

Si on colle son visage contre le plancher, on entend peu de choses. Sa propre respiration, le bourdonnement des électroménagers et parfois, certaines résonnances obscures, la faim. Ramper jusqu'à la cuisine. La pièce maudite. Les dalles froides, la céramique inégale, mes pieds perdus sur cette géométrie disloquée. Absence de chemin sur ces tuiles, absence de sens, seule la répétition aliénante d'une agonie, d'un vers torturé qui se manifeste comme une obsession. Manger.

Je me rappelle. Une partie de moi crie d'aller me purger, une autre, sévère et sensible, m'observe me traîner jusqu'au lieu où je m'abaisserai. Ce mouvement cruel est à la fois écriture et rejet. Est-ce possible de reconnaître le vers obsédant, de pouvoir le prévenir et de le laisser se manifester malgré tout ? Il me semble, vivre boulimique c'est souvent manquer de courage, avoir peur, tout effacer. Prendre les ruelles au lieu des grandes rues, se cacher, se laisser tomber. Pourtant, j'essaye d'écrire autre chose, manger mes épinards et croire qu'il est bon de tourner une page, d'oublier sa ponctuation, se libérer des points de couture, des vêtements, vivre dans des draps blancs.

Toujours, j'ai su que la pureté du jeûne n'était pas pour moi, qu'écrire trois mots ne serait jamais assez. Consommer et recracher, se tenir au milieu, entre le « binge » et l'anorexie, peut-être pour ne pas se fixer, vivre à la frontière des possibles. Être malade d'écrire aussi, dépendante des mots sucrés, sûrs, épicés. Tous les mots sans sel, les pâtes insipides pour ne pas faire bouffir la peau du visage, se serrer les cheveux avec des élastiques, se cacher les yeux, la honte, derrière des barreaux noirs allongés. Masquer les seins, la taille, les hanches, les fesses, les chevilles. Manger des chips avec des gants, effacer les empreintes. Mâcher de la gomme aussi, en écrivant, avoir peur de l'odeur des mots sortis de ma bouche, mon ventre.

J'ai fini par tout confondre. La nourriture consommée comme mes dettes de frais de scolarité, mettre à zéro, mettre à zéro à chaque session, chaque repas, détester aller au restaurent et ceux qui m'y invitent, surtout eux, leurs noms mélangés aux chiffres aux bouchées de salades, de sandwichs, de céréales à soustraire.

Les deux mains dans les patates frites, le petit sac brun entre les cuisses, tous les jours en voiture, penser aux mots pour écrire le vertige, les tremblements, le trajet de la cuisine à la salle de bain. Une ligne droite, une corde, mon entraînement de funambule, je tombe juste à la fin, je fais exprès et personne ne me voit. J'ai pensé vivre dans un labyrinthe, il n'y en a jamais eu, seulement, un corridor blanc, une page blanche comme une assiette vide, quelque chose à salir.

Si je pouvais m'écrire autrement, vraiment croire en ce personnage, peut-être que manger reprendrait son sens, merveilleux, nécessaire, normal.

La bouche de Gesualdo : trois histoires

LA VIE DES CÉLÉBRITÉS

Je désire ce que je vois. Je suis fort. Je suis grand. Mes biceps sont gonflés à bloc. Mon corps est un bloc de marbre ciselé, impeccablement sculpté, calculé dans ses moindres détails. Rien ni personne ne peut me faire bouger. Je n'ai jamais mal. Si on me coupe, je ne souffre pas. Mes mains sont immenses, grandes comme des assiettes. Je peux briser des gens avec ces mains. Je peux tuer des gens avec ces mains. Quand je me regarde devant le miroir, je vois un temple. Quand je me regarde, j'ai envie d'écraser quelqu'un.

Tout le monde m'admire : je suis une célébrité, les gens me vénèrent. Des femmes et des hommes se jettent à mes pieds, comme possédés, dépourvus de toutes raisons. Ils caressent mon corps comme s'il était fait d'or, comme s'il était plus précieux que leur vie. Je tiens leur bouche ouverte et j'enfonce mes doigts dans leur gorge et ils me remercient en pleurant.

Je suis un homme d'appétits voraces. Mes goûts sont précis et particuliers. Je ne mange que de la viande. La viande me remplit. La viande me rend fort. Je visite les abattoirs et on tue les animaux pour moi, on me les sacrifie. On me présente une série de bœufs, de moutons ou de cochons, et je choisis l'animal qui m'a l'air le plus fort, le plus vaillant. S'il devait se montrer craintif ou apeuré, ainsi entouré par la mort, je le refuserais — la couardise d'un animal n'excite pas mes appétits.

Après de longues minutes de réflexion, je fais mon choix, et sans autre forme de procès, l'employé de l'abattoir fracasse le crâne du sacrifice à l'aide de son pistolet à projectile captif. Je reconnais le bruit entre mille; quelque chose qui n'est pas sans ressembler à un coup très ferme sur une porte, un bruit mat et instantané. L'animal en est toujours foudroyé; les abatteurs savent ce qu'ils font. Presque immédiatement, une petite armée d'entre eux se jettent sur l'animal et le mettent en pièce, après l'avoir dûment saigné. Ils ont leurs consignes : ne rien laisser de côté. Les nerfs, les tendons, la moelle, les abats, le sang : tout est conservé et dûment emballé sous vide. Une équipe de livraison s'occupe ensuite de venir porter tous ces paquets à mon loft, où une grande chambre froide a été prévue à cet effet.

Chaque matin, je prends un rein, le plus souvent celui d'un mouton, et je le fais cuire dans la graisse et le vin rouge. J'aime les petits crépitements qui envahissent ma cuisine, la discrète mais reconnaissable odeur d'urine qui s'échappe du rein quand j'y pique ma fourchette pour vérifier la cuisson. Une fois prêt, j'engouffre toujours le rein en un seul coup, croquant dedans à pleines dents, le mastiquant avec lenteur, appréciant chaque nuance de sa chair, chaque petites notes qui pourraient me rappeler cet animal autrefois si vaillant, si défiant. Les vapeurs discrètes d'urine et de vin se mélangent dans mon palais et me montent à la tête, me plongeant dans les plus douces rêveries. Dans ces moments, je suis plus fort que tout.

Je mange debout ou étendu sur le sol, complètement nu. Je vis dans un désert. Le soleil est tellement fort ici qu'il annihile tout sur son passage. Il rend les gens fous, les brûle comme des feuilles mortes. Je les vois errer dans les rues, affamés. Les gens sont tous des junkies ici, les célébrités comme les autres. Les flics sont là pour protéger les junkies célèbres des junkies pauvres. De mon appartement, au 20e étage, je peux les voir chaque matin déloger les sans-abri qui s'attarderaient trop longtemps autour de notre bâtiment, à la recherche d'un coin qui ne serait pas trop exposé au soleil. Les flics les battent à coup de matraques en hurlant de leur voix grossière et rauque. Chaque jour les sans-abri reviennent et chaque jour les flics leur tapent dessus, avec une violence toujours renouvelée.

Le menton encore dégoulinant de sang et de vin, je regarde un policier battre à mort un homme, et je sens mon estomac recommencer à gronder.

La bouche de Gesualdo : trois histoires

L'ESTOMAC DE MA VOISINE

Le lendemain de mon trente-troisième anniversaire, j'ai cessé d'être amoureuse de ma voisine de palier et j'ai commencé à souhaiter qu'elle me dévore.

Ma voisine est une énergique et dynamique Française, élancée et sportive. Elle a une bouche fine et délicate, qui contraste avec l'énergie brute et volontaire qui émane du reste de son corps. Elle vient tout juste de commencer ses cours à l'académie culinaire; chaque soir elle rentre à son appartement les bras chargés de victuailles et d'ingrédients et cuisine des heures durant, sa chaîne stéréo balançant à plein volume des chants opératiques sur lesquelles elle s'époumone avec plus ou moins de talent. Le mur mitoyen, mince comme une feuille de papier laisse passer toutes les odeurs de sa cuisine, qui me parviennent diffuses mais toujours reconnaissables; l'odeur du laurier, du thym, du curry, de la coriandre. Recroquevillée sur mon matelas, j'inspire toutes ses odeurs, l'estomac grondant, rongeant mes ongles.

Souvent, elle vient cogner à ma porte; du genre oublieuse, elle se retrouve manquant de plusieurs ingrédients, et demande, sans aucune gêne, si elle peut m'emprunter des œufs, du sucre, du lait, de la farine, des épices. J'acquiesce systématiquement, intimidée comme une enfant, sans jamais oser prononcer un mot. Ce n'est qu'à grand peine que je puis détourner mon regard de ses lèvres étirées en un sourire spontané et amical. Sans mot dire, ayant sans doute l'air terriblement renfrognée, je lui apporte avec empressement tout ce qu'elle me demande — secrètement, j'ai commencé à faire des provisions en après-midi en prévision de ses visites, accumulant des vastes stocks d'épices et de légumes que je n'ai bien sûr jamais l'intention d'utiliser.

À chaque fois, elle me remercie chaudement, et me promet de partager avec moi; elle m'invite même à venir dîner chez elle. Figée par une angoisse terrible, je bafouille alors des excuses banales, prétextant un manque de temps, un travail important, la fatigue. Certains soirs, elle reçoit à dîner ses amants et je colle mon oreille contre le mur, guettant le début de ses gémissements. Ces soirs-là, elle ne m'invite pas à venir dîner chez elle. Le lendemain, un plat rempli de nourriture m'attend sur le seuil de ma porte, avec une petite note me remerciant pour mon aide.

Depuis mon anniversaire, ma voisine m'apparaît en songe pratiquement toutes les nuits. Je rêve à sa bouche, soudainement devenue gigantesque, aussi grande que ma chambre, une mâchoire démesurée s'ouvrant sur un gouffre plongé dans les ténèbres. Ses lèvres fragiles,

ses dents d'une blancheur éclatante, sa langue rose : elles m'apparaissent toutes dans leurs moindres détails, gravés au burin dans mon inconscient.

La bouche de ma voisine s'ouvre et se ferme, affreusement affamée, insatiable. Le baiser est devenu une morsure, un glissement soudain vers l'effroyable. Je commence à glisser, comme d'une pente, vers l'ouverture béante, tentant désespérément de m'accrocher à mes draps, à mes meubles, sans succès, plus que jamais frêle face à l'immensité. Ce qui était jusque-là de l'excitation laisse place à une nouvelle forme d'horreur tandis que je suis aspirée à l'intérieur d'elle, à peine plus grosse qu'une mouche, rebondissant sur sa langue molle et gluante avant d'être projetée dans les ténèbres. Je tombe en chute libre pendant ce qui me semble une éternité avant d'atterrir lourdement dans son estomac, métamorphosé en une véritable caverne. Chaque nuit, je crois voir un soleil lové au fond de ce ventre sans fin, englouti sous les eaux et projetant une lumière trouble — mais chaque fois l'étoile est soufflée aussi brusquement qu'une bougie, me laissant seule au milieu des ténèbres.

C'est à ce moment précis que je me réveille, trempée de sueur, un cri encore coincé au fond de ma gorge.

Alors que les gémissements de ma voisine montent en crescendo de l'autre côté du mur, je tombe à genoux et prie de toute mon âme pour qu'on me pardonne.

La bouche de Gesualdo : trois histoires
LA BOUCHE DE GESUALDO

Si tu m'aimes, je glisserai mes doigts à l'intérieur de toi. Tu ne peux ni me voir, ni me toucher, mais si tu m'aimes, tu m'appartiendras. Si tu m'aimes, je t'avalerai.

Je briserai chacun de tes os. Je te laisserai brisé et défait sur la route. Ta peau, je la prendrai. Tes yeux, je les brûlerai avec un fer chaud. Je trancherai ta gorge comme celle d'un porc. Je boirai le sang à ta gorge tranchée, sans en perdre la moindre goutte. J'embrasserai tes lèvres roses, et j'inhalerai ton dernier souffle alors qu'il s'échappe de tes lèvres.

Ton corps sera découpé en petits morceaux. Tes os seront broyés. Je ne perdrai rien de toi. Je mangerai tes yeux, ton nez, ta langue. Je dévorerai tes oreilles. J'engloutirai tes doigts. Ton sexe. Ton sperme. Tout entier dans mon estomac, tu seras pour toujours avec moi, une flamme qui jamais ne vacillera.

Je t'aurai avalé, parce que je t'ai toujours aimé.

BOUILLON POUR L'ÂME

THÉODORE (Au garçon) Non merci, pas d'accompagnement. (Au groupe) Ce qui était à l'époque une question théorique est rapidement devenu un enjeu de société.

ESTHER Tu me passes le sel, s'il te plaît?

BENOÎT Oui, c'est sûr.

ANDRÉ En tout cas, moi j'en mangerais pas. Pas de ça. Je mange de tout, mais pas de ça.

THÉODORE Michel Houellebecq en parlait dans un de ses livres, une toute petite plaquette, éditée juste avant sa mort. Elle a connu un vif succès.

ESTHER Tu connais les positions de Houellebecq, ou plutôt la seule qu'il a jamais eue dans sa vie : la misogynie.

BENOÎT En fait, je dirais que sa posture intellectuelle était le cynisme. Il s'en est réclamé dans plusieurs de ses romans. Je m'en souviens d'un qui parlait de la secte de Raël, par exemple, *La possibilité d'une île*. (Interpellant le garçon) Il me manque des ustensiles, s'il vous plaît, merci!

THÉODORE Et malheureusement beaucoup de ses visions se sont avérées vraies.

ANDRÉ Avérer vrai, ça se dit pas (mastication).

THÉODORE OK, ok! Avérées, qu'on dit. C'est beau. Mais de toute façon, l'idée est là quand même (gorgée de vin). Michel Houellebecq dans sa plaquette *L'Homme merdier,* tirée en 2040, dit littéralement : « Le problème est de se poser l'existence humaine non pas en termes de métaphysique, mais avec une simple question : si l'Homme pouvait manger l'âme d'un animal, le ferait-il? »

ANDRÉ Ça a l'air que maintenant, c'est chose courante.

ESTHER Pas pour tout le monde, c'est pas tout le monde qui le fait. Regarde toi, André, par exemple.

ANDRÉ Ou Benoît. Hein, Benoît?

BENOÎT C'est sûr que...

ANDRÉ Ben quoi?

BENOÎT C'est sûr que...

BENOÎT Que...

ANDRÉ Que?

ESTHER Bon bien, les amis, André, allez-vous être prêts à porter un toast à Théo...

ANDRÉ T'en as déjà mangé?

ESTHER ...aux travaux de notre Théo chéri qui a fini ses recherches...

ANDRÉ Tu peux le dire!

ESTHER André!

ANDRÉ Esther, s'il te plaît, laisse-nous parler! Regarde, Benoît, tout le monde a déjà fait quelque chose contre ses principes une ou deux fois dans sa vie. J'ai rien contre ça...

BENOÎT ...

ESTHER Quoi, Benoît? Tu l'as déjà fait? T'as déjà mangé l'âme d'un animal?

BENOÎT Quoi? J'ai rien à me reprocher! J'ai attendu que ce soit légal, au moins, pas comme les fanatiques qui étaient là au premier jour à manifester avec leurs éprouvettes pis leurs costumes sectaires. Ahahaha, quelle gueule ils avaient!

THÉODORE On aurait dit des tuniques du Klu Klux Klan, mais en pire... hahaha, oui!

ESTHER Et puis le professeur SCHMITTZ, avec sa barbe blanche! La gueule qu'il avait!

ANDRÉ Ça remonte à quoi, quatre ans de ça? Déjà tout le monde en mange. Tout le monde... Des enfants, même.

ESTHER André... fais-toi en pas avec ça. Il y a toujours des gens qui résistent.

THÉODORE Il y a quatre ans, aucun restaurant n'avait encore l'option « âme » à son menu. Il y a vingt ans, quand Houellebecq posait sa fameuse question...

BENOÎT ...qui a d'ailleurs été reprise dans la publicité...

THÉODORE ...qui a été reprise dans la publicité de *MIÂME LOVE*, notamment, c'est vrai, « Suis-je humain, oui, j'aime la viande *MIÂME LOVE*, le velouté de la viande, c'est l'amour » et les autres slogans dans le genre. Il y a quarante ans, on venait de convenir de l'existence de l'âme chez les animaux. Je ne sais pas si vous êtes au courant que les hommes n'ont pas toujours cru en l'âme animale?

ANDRÉ C'est évident. À les voir agir ils y croient pas encore.

ESTHER (Ignorant André) Continue Théo, c'est intéressant ce que tu dis.

THÉODORE Duncan Mac Dougall disait à l'époque que l'âme humaine pesait 21 grammes. Les gens riaient de lui mais sa théorie allait être confirmée plus tard, avec une différence de poids pour chaque espèce animale : de 1,443 gramme chez l'humain — on s'était trompés de 19 grammes! — on verrait, par exemple, des poids comme 1,343 gramme chez le porc ou 1,56 chez le rat. Une valeur constante à l'intérieur de l'espèce, sauf pour quelques micro variations, qui n'auraient rien à voir, semble-t-il, avec le degré d'« esprit » ou d'intelligence de chaque être, ni de rigueur morale, malheureusement pour toi André!

ANDRÉ Haha! Merci...

THÉODORE Il y a une chose qui me tracasse, par contre. Ce n'est pas tant l'idée de manger l'âme animale, mais de savoir : pourquoi est-ce que la consommation a été la première chose à laquelle on a pensé en réalisant que les animaux avaient une âme?

ESTHER Humm... bonne question.

ANDRÉ L'homme mange des animaux depuis toujours. Ça lui prenait un prétexte pour manger cette viande-là. Au départ, on se disait : je vais en manger, de toute façon l'animal, il n'a pas d'âme. Vous me suivez? C'est la seule chose qui a pu justifier de trouver ça correct d'enfermer un être vivant dans une cage pas plus grosse que son corps et lui faire manger ses excréments avant de l'envoyer à l'abattoir. Après, quand on a prouvé que l'animal avait une âme, on a eu deux choix : soit on s'intéresse à lui comme un être, et là il faut arrêter de consommer sa viande...

BENOÎT ...ou soit on s'intéresse à l'animal comme une chose, alors il faut *chosifier* l'âme, il faut la *viandiser*. En commercialisant l'âme de l'animal comme produit de consommation, on s'assure de pouvoir marchander son corps...

ESTHER C'est un peu tiré par les cheveux votre théorie, les gars! Moi je pense juste que les gens sont intéressés par l'expérience. À ce qu'il paraît, c'est vraiment plaisant, quand même! N'est-ce pas Benoît? Et c'est super « santé », les médecins commencent à voir les propriétés bénéfiques d'une consommation régulière d'âme animale. Même si c'est un plaisir un peu cher à s'offrir...

ANDRÉ Et pourquoi tu penses que c'est cher, hein! Plus ça coûte cher, plus le sacrifice monétaire nous permet d'être bien avec notre choix! C'est de la connerie de riches!

ESTHER Regarde André, si t'arrêtais un peu de juger les gens par leurs actions...

ANDRÉ Comment que tu veux que je les juge, hein...

ESTHER ...tu pourrais voir qui ils sont vraiment!

ANDRÉ Comment tu veux que je juge les gens si c'est pas par leurs actions!

ESTHER Quand t'arrêtes de parler à quelqu'un du jour au lendemain sans raison, ça aussi c'est une action.

ANDRÉ Tu vas ressortir ça ce soir?

BENOÎT Calme-toi, André! Esther, c'est sûr que la plupart des gens ne se sont pas fait la réflexion, mais il reste qu'il y a quelque chose, une motivation profonde derrière le fait de consommer l'âme des animaux.

THÉODORE Ce qui me fait réfléchir au fait qu'avant, il était plus commode de manger une viande qui apparaissait moins « noble ». Disons que le cheval était moins en demande en occident, à cause de sa valeur symbolique positive : on l'aimait trop pour le manger. Ça aurait été faire une sorte de sacrilège à son cadavre. Le bœuf, ou le porc, par contre, étaient largement consommés, parce que, selon nous, c'était moins pire de tuer un être qui ne valait pas grand-chose pour s'en nourrir. Regardez tous les scandales qui entouraient la consommation de chiens par les Chinois!

BENOÎT Je me souviens des groupes écolos qui voulaient sauver les chiens en Chine! Ahahah! Quand même! Les pauvres pitous!

ESTHER Et leur billet d'avion qui avait dû polluer plus que la viande de chien elle-même! Vivement l'écologisme bourgeois!

BENOÎT Tellement!

THÉODORE Et pourtant, à partir du moment où l'on consommait l'âme de l'animal, tout a changé. Il est devenu impératif, puisqu'il s'agissait de quelque chose de spirituel, qu'on se nourrisse d'un être *noble*. Plus question de se repaître de l'âme vulgaire d'un poulet! Regardez vos menus, rien que des stupidités comme des « pattes de porc aux canneberges aromatisées à l'âme chevaline », des « oies graissées sur lit de pommes de terres au roquefort, âme de grand cygne ». De l'âme de grand cygne! Des conneries! Pourquoi est-ce qu'on ne pourrait pas mettre ensemble l'oie et l'âme de l'oie? Hein? Pourquoi faut-il que le bœuf soit toujours apprêté à un « esprit de bison sauvage »?

BENOÎT Va chez *Burger King*, ou dans n'importe quel autre fast-food, ils vont t'en servir. Du bœuf « avec âme ». Ils vendent même un *McDouble âme de bacon* chez *McDo*.

THÉODORE Mais là on parle de restaurant *cheap*.

ESTHER Pour répondre à ta question, Théo...

THÉODORE Parce que c'était une question?

ESTHER Pour répondre à ta question, je pense que c'est juste meilleur de mélanger le corps d'un animal avec la viande d'un autre.

BENOÎT Tu veux dire avec l'âme d'un autre.

ESTHER Oui, c'est ça. C'est pas ça que j'ai dit?

ANDRÉ Non, t'as dit « mélanger le corps d'un animal avec la viande d'un autre. »

ESTHER En tout cas, ce que je veux dire, c'est que c'est toujours mieux de mélanger les goûts. C'est que l'âme, c'est comme une épice! Est-ce qu'on ne dit pas, par exemple, que les enfants sont l'âme du monde? Qui nous donne autant de joie de vivre que les enfants? Leurs yeux pétillants, leur amour qui déborde de partout, qui jaillit sur les personnes mal-aimées. Des yeux à faire fondre les cœurs. Ils épicent notre vie! Qui a une âme plus grande que celle des enfants?

THÉODORE Scientifiquement, elle a exactement le même poids.

ANDRÉ Mais peut-être qu'elle n'a pas le même goût!

ESTHER T'es dégueulasse, André. T'es dégueulasse!

ANDRÉ Je vous regarde tous pleurnicher, mais le soir, qu'est-ce que les gens font en rentrant à la maison, hein? Ils regardent des émissions de télé avec des enfants qui chantent, des commerciaux avec des enfants qui rient et qui portent des couches *Huggies*. On aimerait tellement ça avoir cet enfant-là à la maison, mais il est à l'écran, on en profite, on s'en *nourrit*. Vas-y, pleure tant que tu veux, mais au fond, si tu la laisses aller ton idée, si tu la laisses aller jusqu'au bout, au fond ça doit te poser la question, hein, à savoir ce que ça goûte, l'âme d'un enfant.

BENOÎT J'ai plus faim.

ESTHER T'es extrémiste André, c'est pas ça du tout que j'ai dit. Ostie.

ESTHER Ostie.

ESTHER Et puis on était pas venus pour ça, nous, on était venus pour...

ANDRÉ Pour *ça?* Qu'est-ce que tu veux dire par : « pour ça »?

ESTHER On est venus pour fêter la soutenance de thèse de Théo, c'est ça que je voulais dire!

ANDRÉ C'est pas ça ma question! Ma question c'est : c'est quoi que tu veux dire, par *ça*. Dans « on est pas venus pour *ça*. »

ESTHER Pour ça! Pour se chicaner, pour s'engueuler à propos de choses qui ont pas d'importance! Au lieu d'être là entre nous, à avoir du fun, tsé, à parler, je sais pas, oui, à débattre, j'ai rien contre le fait de débattre tu sauras, de n'importe quoi, mais à parler! Là je sais pas ce qui se passe mais avec ses affaires-là d'âme, là, mais y a rien qui marche! Tout le monde s'engueule! Personne a chialé quand on a décidé de rationner les stocks de poisson, personne a levé le petit doigt quand il a fallu doubler le prix de l'essence, en tout cas pas nous! Les neuro-ordinateurs, on en a parlé longtemps, mais un moment donné ça a fini par passer! Mettre les restes d'un cerveau humain dans une machine, c'était correct! Ok, on en a parlé longtemps, mais c'était correct. Mais ça! Des animaux! J'en reviens pas, des animaux!

ANDRÉ Quoi, des *animaux*?

BENOÎT Ok, rajoutes-en pas! Ça va, Esther?

ESTHER Non, ça va pas.

ANDRÉ J'en rajoute pas, je fais juste poser des questions!

THÉODORE Écoutez, Esther, André, c'est normal que ça suscite un débat éthique. Après tout, si ça a été nécessaire de consommer la chair pour survivre, consommer une âme est loin d'être naturel. André, j'aime pas le parallèle que tu fais entre consommer l'image ou l'idée de l'âme d'un enfant avec la publicité, et consommer *réellement* une âme.

ESTHER C'est ce que je voulais dire! André, ça a rien à voir, et puis c'est pas parce que quelqu'un va manger l'âme d'un chien qu'il mangerait l'âme d'un humain!

ANDRÉ Mais est-ce que ce serait moins *grave*?

THÉODORE En fait, dans l'histoire de l'humanité, beaucoup ont voulu en quelque part incorporer en soi l'âme d'autrui, même humaine. C'est un peu la question avec les rites autochtones nécrophages...

ANDRÉ Anthropophage...

THÉODORE ...nécrophages ou anthropophages, ça revient au même, en tout cas l'idée était de s'approprier l'âme de son adversaire guerrier pour acquérir ses pouvoirs et éviter que l'esprit du défunt nous hante, mais la consommation de l'âme était plus symbolique qu'autre chose : on mangeait le corps pour symboliser l'âme, un peu comme dans le rituel chrétien d'eucharistie. D'ailleurs, là aussi, dans le cas du sang du Christ, il s'agissait de consommer une âme de haute valeur pour intégrer ses qualités.

BENOÎT D'où l'idée de vendre des âmes animales plus nobles.

THÉODORE Exact. Mais il y a quand même une différence entre manger *réellement* une âme, et la manger *symboliquement*.

ESTHER Mais toi, Benoît, trouves-tu que c'est vrai?

BENOÎT De quoi?

ESTHER Trouves-tu que c'est vrai qu'on se sent mieux après avoir mangé une âme?

ANDRÉ Pourquoi tu veux savoir ça? T'as-tu le goût de le faire?

ESTHER ...

BENOÎT ...

ANDRÉ Ça te tenterait-tu d'en manger? Pourquoi tu poses la question? T'as juste à y aller! T'as juste à en commander pour voir ce que ça fait! Si tu veux tant le savoir! Vas-y!

ESTHER Arrête!

BENOÎT Ça goûte *bon*.

ANDRÉ Peux-tu préciser ce que...

BENOÎT Ça goûte *bon*, ça goûte vraiment *bon*. Si c'est ça que tu veux savoir, André, si c'est ça que tu cherches à me faire dire, ben oui, ça goûte bon en criss. Mais c'est pas un goût palpable, pas comme le salé, le sucré ou l'amer, c'est comme... c'est comme de la soie, c'est comme manger de la soie, c'est léger. (André se lève, et s'en va) Tellement léger. C'est fou, quand tu manges un morceau de viande, ça te rend lourd, tu le sens dans ton ventre, c'est pesant. Consommer une âme, ça allège. Un peu comme l'amour. C'est ça, c'est un peu comme être en amour. Je me souviens de la première fois où j'ai dit à une fille que je l'aimais, elle devait avoir quinze ans, moi aussi, à l'époque. J'étais tombé sur elle. Tous les gars auraient aimé avoir Jacinthe, moi aussi, mais elle était tellement belle que jamais j'aurais cru qu'elle se serait intéressée à moi. Puis là, un matin, mon amie de fille vient me voir pis elle me dit « Jacinthe à t'aime ». « Jacinthe à t'aime », je peux pas y croire, ça commence à vibrer dans mon ventre comme s'il y avait des travaux de construction, comme si on était en train de percer mon cœur pour le manger. J'en peux plus, le soir, le lendemain matin, le lendemain soir, je l'appelle, je lui demande « qu'est-ce que tu fais, on va-tu au parc? ». Quand je lui ai dit « Je t'aime », et qu'elle m'a dit « Moi aussi », j'ai senti quelque chose de tellement léger dans mon thorax que c'en était électrique, j'ai senti monter une force, quelque chose qui déplaçait ma chair au passage, une sorte de canal qui se créait, qui en même temps me contractait l'estomac au complet : c'était un genre de péristaltisme qui partait d'elle pour aller jusque dans mon corps. Je l'aspirais. Puis y a quelque chose qui partait de moi pour aller vers elle. C'était d'autant plus douloureux que ce trou-là avait été fait pour la première fois. Pendant les six mois après, on s'est littéralement fondus l'un sur l'autre. On passait nos journées à fumer des cigarettes, boire du Coke, à s'embrasser. On a passé six mois à se manger l'âme.

ESTHER Donc, le goût, c'est comme un goût « d'amour »?

BENOÎT Oui, c'est ça. Ça goûte l'amour. Même si tu respires l'âme par la bouche dans une paille en métal et que ça a l'air un peu étrange, ça ne passe pas par ton estomac. Ça va directement en toi, d'une autre manière.

THÉODORE D'où l'idée que la consommation de l'âme allège plus qu'elle alourdit. Plus l'âme est lourde, plus elle allège.

BENOÎT T'as des drôles d'yeux, Esther.

ESTHER C'est juste qu'avec tes histoires avec Jacinthe, je sais pas. Ça me fait penser à mes amours du secondaire…

BENOÎT Ouais, les amours du secondaire… Pensez-vous qu'une hirondelle, ça ressent l'amour?

THÉODORE C'est ça l'âme que t'as mangée?

ESTHER Peut-être, oui, qu'elles ressentent l'amour, si elles ont une âme. Peut-être que l'âme, aussi, c'est juste la somme de l'amour qu'on a reçu en venant au monde, et qu'on a ressenti en vivant… Benoit? Ça va, Benoît?

BENOÎT (Il pleure. Silencieusement.)

THÉODORE Benoît?

ESTHER Benoît? (Elle lui caresse l'épaule.)

THÉODORE Hey, Benoît. C'est pas grave… (Théo lui frotte dans le dos, et lui parle dans l'oreille, tranquillement. Esther lui prend la main.) C'est pas grave tout ça, Benoît. Ça va aller, ok? Tout le monde l'a fait, ou presque. T'as rien à te reprocher. Voyons. Benoît, c'est pas grave, je te le dis… ça va aller… ça va aller…

Portrait des amoures avalées

Allongé sur la broche d'hôpital : mes brûlures d'estomac, je ferme les yeux sur mes sueurs,
car l'électrocardiogramme m'indique que l'amour nous a quittés.

Le diagnostique : indigestion permanente jusqu'à ce que mort s'en suif,
faute de l'avoir consommé de gourmandise porcine.

Scission moléculaire

Du chou cuit dans un plat : une longue exposition, à sa faim, et ses envies de déconstruire, comme l'image du verger.

La petite madeleine d'Eugénie

Synesthésies en brasserie

Je passe la porte et aperçois le maître d'hôtel qui me sourit.
Le temps qu'il se dirige vers moi j'absorbe.
J'absorbe en un regard l'atmosphère qui m'entoure.
C'est un endroit qui échappe au temps…
Si ce n'est l'époque à laquelle j'aurais aimé vivre.

A Saint-Germain des Prés

Le bla-bla environnant des mille cent conversations qui s'entremêlent.
Les bruits des couverts d'une table à l'autre.
Ceux qui effleurent les assiettes de madame,
Et ceux que monsieur — le nez quelque peu écarlate — fait retentir lorsque dans un éclat de rire, la fourchette lui échappe des mains et résonne au contact du sol en damiers.
Enfin ce tourbillon de personnages, qu'en un regard je déguste,
Ces gueules que les miroirs au mur reflètent,
Celles qui rient, mastiquent, et accusent.
Ces mondaines trop parfumées flanquées de leurs vieux *tweeds* à rouflaquettes.
Toutes ces personnalités, qui en un lieu rassemblées, s'assaisonnent à la douzaine d'escargots et au steak sauce poivrée.

Sur le Boulevard du Montparnasse

C'est un piano qui joue les plus beaux airs de jazz et me transporte dans le Paris des années 40.
Je m'assieds au bar en bois poli et discute frivolités avec l'artiste-apothicaire qui confectionne mon *short drink* préféré.
C'est plus calme mais c'est agréable.
Je prends ensuite place à la table d'André Breton.
En ajustant ma serviette, je lis son nom sur la plaquette dorée vissée sur le coin droit.
À ma gauche est encadrée une photo portrait d'Ormesson.
Tandis que je bois une gorgée du vin que l'on vient de verser,
Serge, le pianiste fait danser ses doigts sur les touches du clavier.
C'est une mélodie qui m'est familière, une chanson que j'ai chantée.
Je croque chaque instant comme un rêve dont on ne veut s'éveiller.
C'est un endroit qui échappe au temps!
C'est l'époque qui m'est donnée de vivre.

Alors le temps d'une soirée, j'aime m'y aventurer.
Dans ces lieux particuliers, où deux verres valent mieux qu'un
Certes le tartare est coûteux mais tout y est à savourer.
Et pourquoi ne pas s'y hasarder?
La faim ne justifie-t-elle pas les moyens? ◦

Études et images Clara Cousineau *Bouchée la vue*, 2016, installation, dimensions variables.

Douce folie, saveur de menthe,
Tu m'as caché la vue.

À force de mâcher
La bouche pleine jusqu'aux yeux
Je ne peux plus voir le bleu du ciel

Dans ma fenêtre.

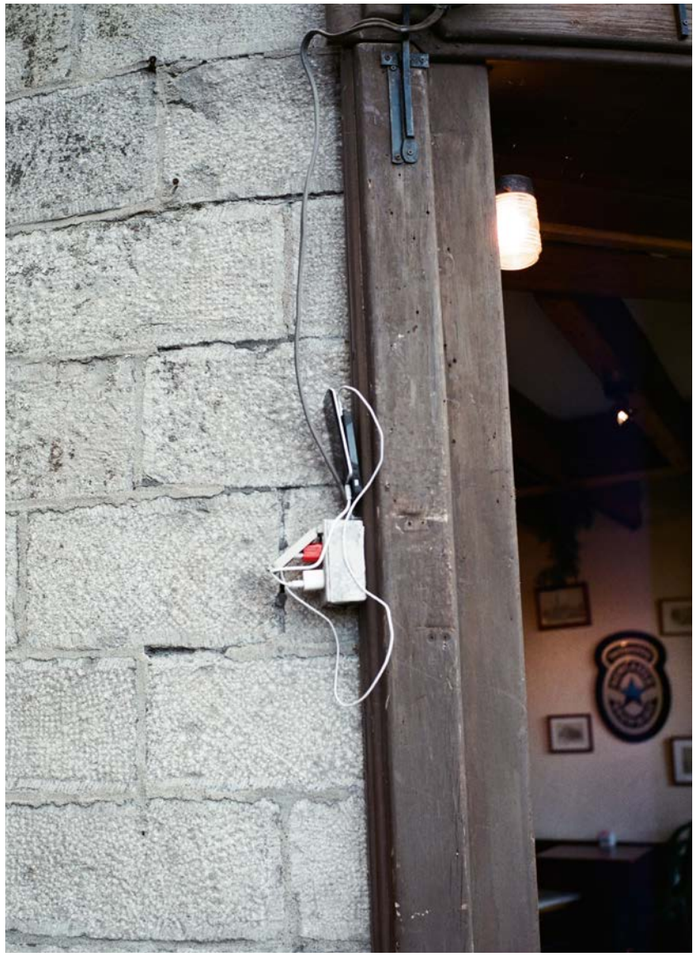
Je les ai toutes empilées,
Les unes sur les autres

À coup de 12 paquets,
Plus de 1000 morceaux plus tard,
Et quelques nuages passés,

J'ai tout classé.

Pour retrouver
Un peu d'ordre
Dans mes idées

Mais rien à faire,
Tout est vert.



Multiprises

Ces trois photos ont été prises durant la courte apothéose de *Pokémon Go*. Dans toute la ville, les gens se réunissaient dans les parcs et même dans les rues afin de capturer le plus de pokémons possible. Comme la plupart d'entre nous le sait, cette application grugeait rapidement la batterie de nos téléphones. Cet enjeu menait ainsi à une soif d'énergie généralisée. Avoir son chargeur était impératif et une batterie portative s'avérait être un élément essentiel pour les gens qui parcouraient de longues distances. Le simple fait de trouver une prise murale représentait une véritable mine d'or; le premier l'ayant trouvée pouvait charger son téléphone en premier. Ce phénomène constitue quelque chose de fantastique en soi puisqu'il poussait les gens à partager leurs ressources entre eux. Les utilisateurs plus réguliers apportaient même leur propre câble d'extension et des barres multiprises supplémentaires afin que tout le monde se branche entre eux. Les gens finissaient par se réunir tous autour de ces zones. C'était ça, la faim.

Alu

Alu mon chat voudrait manger mes bras, mon chat trouve que c'est normal, Alu n'est pas comme les autres chats mangeurs de souris, il trouve que c'est tout à fait normal de manger mes bras, c'est logique.

Je m'appelle Marc-Pierre Janssens. Je suis savant et fou à la fois. Je cumule. Comme je suis fou, je pourrais dire que je fais des cumulets. Comme je suis savant, je précise que cumulet est un belgicisme qui veut dire « roulade » ou « galipette ». La précision est de rigueur.

Alu mon chat voudrait prendre ma tête. Depuis sa naissance il m'imaginait sans tête, c'est logique, Moi sans tête — chat heureux, moi avec tête — chat triste.

J'aime les femmes libres et faciles. Libres car la liberté rend belle toute femme qui la porte en elle. Et faciles pris ici dans le sens de faciles à vivre car comme a dit Boris Vian… On n'est pas là pour se faire engueuler. Tu en penses quoi, toi?

Alu mon chat voudrait brûler mes livres qui disent que les chats sont violents, Alu mon chat est très gentil, il n'est pas violent sauf si je le regarde dans les yeux, il n'aime pas mes yeux, c'est logique.

Je suis un fervent adepte du merci matinal et du merci vespéral. Dire merci pour la journée qui s'annonce. Et dire merci pour la journée qui vient de se passer. Merci. Merci. Merci. Vespéral est un adjectif qui signifie « qui a rapport au soir ». La précision est de rigueur.

Alu mon chat voudrait manger ma langue, il me trouve horrible quand je parle, donc, moi sans langue — chat heureux, moi avec langue — chat triste. C'est logique.

Je parle le langage du cœur, des enfants et des dieux. Je parle le langage du cœur, des enfants et des dieux. Je parle le langage du cœur, des enfants et des dieux. Tu en penses quoi, toi?

Alu mon chat voudrait cacher mon cœur dans une armoire, il ne supporte pas les battements, c'est sans sens, aucune logique et il n'y a pas de rythme, moi avec cœur — chat en colère, moi sans cœur — chat en paix. C'est logique.

Un jour, je suis parti en voyage à Sofia et j'y ai rencontré un elfe (c'est pour cela que l'on dit que je suis fou) drôle et empli de sagesse qui m'a raconté des blagues grivoises et emplies de sagesse. Sofia signifie en grec ancien « sagesse ». La précision est de rigueur.

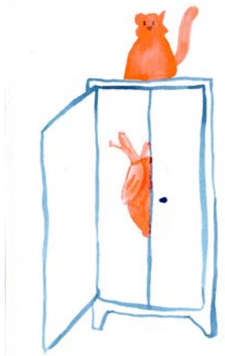
Alu mon chat voudrait me faire souffrir, il n'aime absolument pas que j'appelle au secours, c'est logique, il faut que je souffre, il faut que mon chat soit heureux.

Je pense qu'une étoile qui explique les règles de l'Amour (faut-il des règles en Amour?) à un calamar amoureux d'une aventurière ayant le pied marin est un fait réel (c'est pour cela que l'on dit que je suis fou). Tu en penses quoi, toi?

Alu mon chat voudrait me mordre dans le cou, ou il faut que quelqu'un morde quelqu'un, c'est facile. C'est la logique.

Un autre jour, j'ai rencontré, à la tombée de la nuit, dans un champ de tournesols en fleur, un alien luminescent (c'est pour cela que l'on dit que je suis fou) qui m'a révélé les sept lois du bonheur sur terre. Depuis, je suis savant. Je suis fou. Et je suis heureux. C'est logique.

le chat



Alu mon chat voudrait vivre une histoire belle, il voudrait toucher le ciel, faut-il toucher le ciel. Tu en penses quoi, toi?

Je pense qu'Alu doit toucher le ciel. Il faut toujours toucher le ciel dès que l'on en a l'occasion. Alu… Touche le ciel… Touche!

Alu mon chat voudrait brûler mes sentiments, le ciel n'est pas important, il est tout le temps présent, donc Alu prendra son temps de chat pour brûler mes sentiments, il ne supporte pas les vibrations de mes sentiments, c'est facile, c'est la logique, sentiments brûlés — chat heureux, sentiments présents — chat triste. C'est logique.

Je pense aussi que la logique est différente suivant que l'on soit un savant, que l'on soit fou ou que l'on soit heureux. Moi, je suis un savant fou heureux. Comme j'ai dit plus haut, je cumule. Donc, ma logique est différente mais est identique en même temps. C'est logique.

Alu mon chat fait des rêves, il note ce qu'il rêve, il me les raconte, j'écoute, il a l'habitude, j'ai l'habitude d'écouter.

Je rêve aussi. Je rêve. Je rêve que je suis un savant. Je rêve que je suis fou. Je rêve que je suis heureux. Je rêve donc, je suis. La précision est de rigueur.

Alu mon chat pense, il note ce qu'il pense sur mon ventre, il ne faut surtout pas que je bouge, Alu aime ses pensées et il faut qu'il les note sans aucune interruption. Chat heureux — chat pas triste. C'est logique.

Un jour, j'ai rêvé que j'étais un chat et que je voulais manger les bras de mon maître. Je voulais manger ses bras et je trouvais cela tout à fait normal. Oui, je trouvais cela tout à fait normal. Et je trouvais cela aussi tout à fait logique. La précision est de rigueur.

Alu mon chat aime grignoter les doigts planté au-dessous de mon lit, il ne faut surtout pas que je le dérange, j'aime mon chat. Oui j'aime mon chat, c'est logique, tu en penses quoi, toi?

Je pense qu'il est doux d'être aimé. Je pense que je suis un chat. Et je pense que c'est bon de manger des doigts plantés au-dessous d'un lit.

LA GRANDE LOGIQUE, LA GRANDE LOGIQUE, LA GRANDE LOGIQUE

LA GRANDE LOGIQUE, LA GRANDE LOGIQUE, LA GRANDE LOGIQUE

LA GRANDE LOGIQUE, ALU LE CHAT LA GRANDE LOGIQUE,

LA GRANDE LOGIQUE, ALU LE CHAT LA GRANDE LOGIQUE,

LA GRANDE FOLIE, LA GRANDE FOLIE, LA GRANDE FOLIE,

LA GRANDE FOLIE, LA GRANDE FOLIE, LA GRANDE FOLIE,

LA GRANDE FOLIE, ALU LE CHAT LA GRANDE FOLIE,

LA GRANDE FOLIE, ALU LE CHAT LA GRANDE FOLIE.

Eutrope Gagnon

Je suis incapable de me taire. Les voix qui circulent dans ma tête ne peuvent tolérer le silence. Elles profitent de leur liberté, sachant que je ne peux rien y faire. Avant, j'avais quelques réticences à les laisser discuter entre elles, mais je ne comprends pas pourquoi je devrais les en empêcher. Elles se faufilent tranquillement entre elles, mêlant leurs ondulations jusqu'à ce que la plus futée trouve le chemin qui mène directement jusqu'à ma bouche pour l'ouvrir de force et s'en échapper. Les gens ici sont un peu comme moi. Du moins, on s'habitue l'un à l'autre…

À l'épicerie, je me promène et contemple les tangelos, c'est quoi un tangelo? Une tangerine mélangée avec une orange? Quelqu'un peut m'éclairer sur ce qu'est un tangelo? C'est un agrume? Oui c'est un agrume, mais en quoi c'est différent d'une tangerine. Bah, le goût tout simplement. Ahh…

Une vieille dame me fixe. Je n'aime pas son regard. Il me pèse, il est empreint de jugement. Je n'ai rien d'un Lorenzo Surprenant à ce que je sache… Elle me doit des réponses. « Pourquoi ce regard désobligeant, ma chère dame?

— Euh… Vous parliez à voix haute.
— J'aimerais qu'on m'explique pourquoi vous ne me regardez pas de la même façon que vous le feriez pour un Eutrope Gagnon de ce monde. Madame, le connaissez-vous?
— Eutrope Gagnon?
— Oui, Eutrope Gagnon. Un homme banal. Ordinaire. Simple. Barbant. Connaissez-vous Eutrope Gagnon?
— Bah… peut-être. Je pense qu'il s'agit de l'un des amis de mon défunt mari.
— Hmm… J'en doute fort. Il ne pourrait s'agir que de votre mari.
— Je ne comprends pas.
— Pourtant, c'est de votre génération. C'est sans intérêt. Au revoir. »

Elle reste là, bouche bée, près des tangelos. Elle doit s'interroger à leur sujet. J'essaie de communiquer avec les gens de manière intelligible, mais le résultat est toujours le même. Je gaspille de la salive. Que de frustrations, de perte de temps. Mon indifférence la plus pure sera la réponse à chacune de leurs questions. Qu'ont-ils tous à me regarder? AH! LE JUS DE POMME EST EN SOLDE! J'adore le jus de pomme. Combien devrais-je en prendre? Deux? Trois?

Mon chariot d'épicerie à la main, empli de richesse dorée, je me sens prêt à affronter le monde entier.

Un monsieur moustachu habillé de bleu s'approche de moi. Il semble envier mon butin. Je ne fais jamais confiance aux gens qui portent la moustache. Ils ne sont pas crédibles. Pourquoi? Tu le sais pourquoi. C'est parce qu'ils n'assument pas la barbe. Non, pas du tout. C'est pour nous dégoûter. Ils conservent la seule partie pileuse de leur corps qui peut être couverte de morve l'hiver. Ça ne fait pas de sens. Le moustachu me regarde, peu respectueux de ma nouvelle résolution, il me tend la main et dit « Monsieur, veuillez venir avec moi.

— Ne t'approche pas, Mario Bros! NON! Penses-y même pas.
— Vous faites peur aux autres, je vais vous demander de me suivre et de quitter l'établissement.
— Pas sans mon Minute maid! Il est rarement en rabais. Il n'en reste presque plus? C'est pour ça que tu viens m'achaler. Tu le veux, enh? Tu ne l'auras pas! »

Je dévisse le bouchon d'un deux litres, tire sur la languette de plastique qui scelle le contenant et commence à boire en avant du moustachu. Il n'a pas l'air content. Du jus, j'en boirai jusqu'à ce que j'en aille assez, c'est-à-dire, jamais. Un jour, je découvrirai le moyen de ne plus prendre ma médication. Je serai libre, comme Lorenzo Surprenant. Avec les voix, la solitude n'existe pas.

SAUMON LAQUÉ À L'ÉRABLE ET AU GINGEMBRE

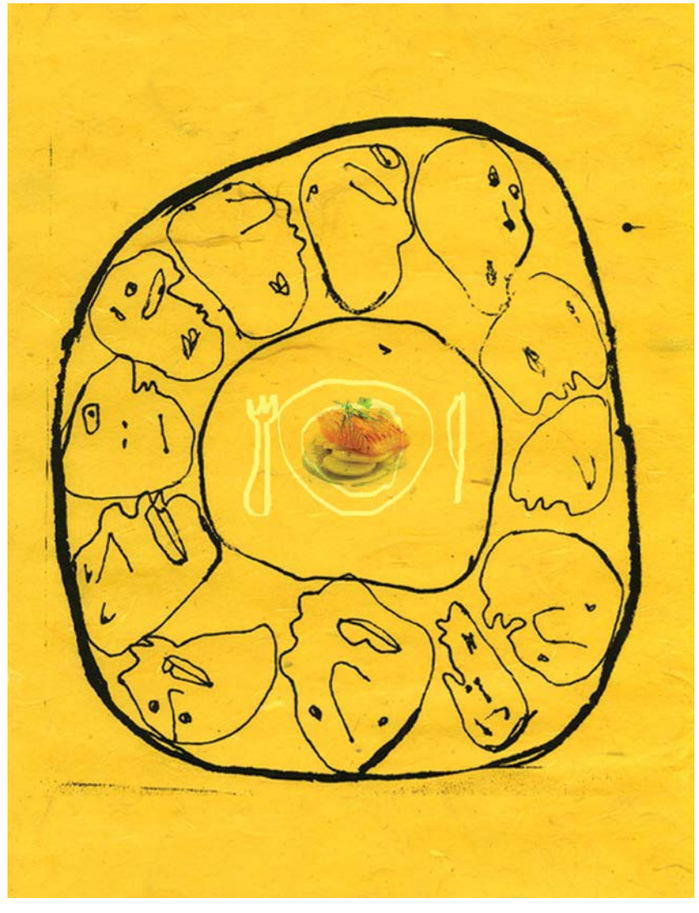
LES GRAINS DE la machine à café ont été moulus trop grossièrement ce matin. Ça veut dire que l'un d'entre nous, dans la maison, mais c'était certainement pas moi, avait tourné la manivelle à « Grossier ». On a une machine expresso, tu fais ton café manuellement avec un manche. On a pu de machine filtre. Le grain était ben trop gros, je veux dire la mouture était pas assez petite. J'ai quand même essayé de le presser dans la machine, mais mon café goûtait l'eau chaude au poivre et le temps que je me demande comment rapetisser la mouture, ma toast avait refroidi.

MON NOM EST Luc Fortin, je suis ministre de la Culture et des Communications au Québec. J'ai récemment décidé de sortir plus, pour me faire connaître auprès des jeunes et de la société en général. Vous m'excuserez, je suis assez nerveux. Je vais vous conter des anecdotes sur ma redécouverte de la cuisine et comment ça a changé ma vie. La plupart de mes matins ressemblaient à ça avant ; un café que je réussis une fois sur dix, ou je regrette d'avoir essayé une nouvelle sorte de confiture sur ma toast, ou le café m'a donné mal au cœur, j'aurais du prendre du thé, un thé du Québec, bio. J'ai pensé trop longtemps, ma toast est encore froide. Je devrais peut-être me faire des smoothies, comme ça ce serait bon, même froid. J'ai des framboises en masse, en plus. C'était cinq piasses pour trois casseaux chez Métro. Des grosses framboises sucrées. Demain matin, je vais faire l'effort. C'est important, parce que : « Je mange donc je suis, mais l'assiette ne fait pas le moine. » C'est une phrase que j'ai prise dans un documentaire sur Netflix sur les menus des présidents français. L'Élysée et la table, que ça s'appelle. La plus intéressante, c'était la table de François Mitterrand, un président socialiste qui servait du caviar et du champagne à chaque repas à ses invités. « On disait de lui qu'il était très festif, toujours des grands repas, des grandes sorties, des grandes occasions, des grandes tables. » Je me demande je suis quel genre de ministre. Assez traditionnel je pense, mais avec une touche de créativité, un petit pinch, une surprise. Un pavé de saumon avec des légumes cuits au four, c'est simple, mais avec une marinade sucrée salée. Cette recette-là en dirait long sur ma personnalité. « Hmm, d'une simplicité exquise, mais c'est quoi ce goût ? du sirop d'érable ? on dit de vous que vous êtes un grand chef cuisinier Monsieur Fortin ? » Moi ? un grand chef ? Non, je penserais pas, oui, j'aime cuisiner pour moi et pour ma famille, mais c'est parce qu'on peut pas se permettre de se payer des chefs comme le président de la République à l'Élysée. C'est trois-foisparjours et Ricardo les chefs cuisinier du Québec. Ou les grandes chaines de restaurants. T'sais, avant je faisais partie des ministres qui vont au restaurant à chaque soir comme Gaétan Ba… Driiiiiiiiing, driiiiiiiiiing.

MON FILS PATRICE m'a appelé comme ça, tout d'un coup, sans m'avertir, pour une fois c'était lui qui m'appelait, mais j'ai fait le saut, je m'y attendais pas. « Comment on fait un budget papa ? Et comment on respecte notre budget ? » Tu me demandes ça sans me dire salut comme si on s'était jamais parlé de notre vie. Ça me touche, mais ma réponse te convient pas et tu me demandes de parler à ta mère. « Maman, comment on fait bien à manger ? Et comment on fait l'épicerie pour bien faire à manger ? » Ta mère te répond comme elle peut et elle me regarde, et moi je regarde le frigidaire avec plein d'espoir. J'aurais aimé ça te répondre à sa place. Te dire comment j'ai changé, comment j'ai organisé le frigidaire, comment j'ai étiqueté chaque restant avec la date, j'ai mis les surplus dans le congélateur et le saumon de ce soir marine déjà dans le sirop d'érable. J'aurais aimé ça te dire que de toute façon, ta mère est meilleure que moi pour faire des budgets et que j'ai regardé tous les épisodes de *Chef's Table* comme tu m'as dit de le faire et que ça a changé ma vie. Je te jure Patrice, cuisiner, prendre le temps de bien cuisiner, ça m'a redonné le goût de prendre mon temps, de me mettre nu-pieds, de frencher ta mère, d'appeler mes parents juste pour le fun, juste parce que je les aime.

JE DÉPOSE DE la coriandre et une motte de crème sure maison sur un chili con carne que je sers à ta sœur et ta mère et je me sens comme si je revenais de trois jours de chasse avec des sangliers pour le village au complet. Je sais pas, l'odeur, le tablier tout sale, la chaleur, c'est purement sensuel. Les deux filles me regardent tout le temps l'air de dire : « C'est qui ce gars-là ? » Ta mère me dit : « Tu t'imagines-tu si y'avait fallu que je fasse un événement de même chaque jour où je vous ai fait à manger, moi ? » Je l'écoute pas, je pense juste à la fraîcheur des aliments, au marché Jean Talon à sept heures ce matin, à Jacinthe de la poissonnerie ; « Salut Jacinthe, Salut Luc ». Et je pense à notre société québécoise. Je pense : Si on mange pas on meurt, mais c'est pas comme respirer mettons, manger ça peut être sexy, ou rapide, ou festif, ou triste, ou saisonnier, ou chaud, ou froid, mais avant tout, c'est purement culturel. Et faire partie de ça, de ce grand mouvement-là, avec le reste de mon Québec, ça m'a fait remettre en question ben des affaires : mon rôle de ministre, mon rôle d'homme dans la maison et mon rôle de père. Pis j'aimerais ça être en train de tenir le téléphone pour que tu m'entendes te dire toute ça mon homme.

JE PENSE AVOIR trouvé la façon de te l'expliquer. Ce sentiment-là, que je veux absolument que tu connaisses un jour. C'est des oranges et des pamplemousses, non, c'est pas ça. « Il existe pourtant des fruits », mais lesquels ? Je me souviens pas. C'est un poème d'une femme… une fille qui est morte trop jeune : Marie Uguay. Je me souviens pas trop. Je pense que Cézanne tenait quelque chose dans ses mains… et la belle vigueur des fruits et je me rappelle pas « la chaleur des fruits sur un drap blanc, la chaleur bienfaisante des fruits sur un drap blanc. Je ne connais pas… tous les fruits par cœur, ni la chaleur bienfaisante des fruits sur un drap blanc. » Cette fille… cette femme-là, sur scène avec sa canne et ses broches. En congé de l'hôpital. À la veille de sa mort. Elle tenait ses feuilles au bout de son cancer. Moi j'étais venu pour entendre René Lévesque parler. On était à la Nuit de la poésie 80. Une soirée mémorable, des poèmes vraiment bons toute la nuit, et René Lévesque était super ému durant son discours, mais tout ce dont je me souviens précisément, c'est cette phrase-là : « Je ne connais pas tous les fruits par cœur, ni la chaleur bienfaisante des fruits sur un drap blanc ». Elle m'est revenue dans la tête avec des frissons jusqu'aux mollets. Pas quand j'étais au musée devant des dessins de Cézanne, mais chez nous dans la cuisine, pendant que je grignotais l'intérieur d'une mangue. (Que je venais de décortiquer à la main dans une salsa maison.) Quand je me suis souvenu de ce moment-là, de toute cette beauté-là rassemblée dans deux ou trois vers dans un petit corps squelettique pas plus gros que son micro. J'ai pleuré sur les chips. J'ai pleuré comme un enfant, Patrice. J'ai mouillé toutes les Tostitos, j'ai fait un petit lac salé dans ma salsa sucrée. Après que je l'aie toute mangée, ta mère m'a retrouvé en indien, assis sur le plancher de la cuisine. Elle a mis sa main sur mon épaule, j'ai relevé la tête et je lui ai dit : « Je ne connais pas tous les fruits par cœur, ni la chaleur bienfaisante des fruits sur un drap blanc ». Elle m'a répondu ; « Des femmes n'en finissent plus de coudre des hommes et des hommes de se… » Et avant qu'elle finisse je l'ai embrassé. Et on a fait l'amour sur le plancher de la cuisine. Après, on s'est trouvé une vieille cigarette qu'on a fumée, tout nus en dessous de la hotte de la cuisine. J'ai eu des frissons jusque dans le Nord québécois. J'voudrais que tu ressentes la même chose Patrice. En fait je voudrais que le Québec au complet se fasse une grosse bouffe, idéalement la salsa sucrée à la mangue de Marilou, et qu'on se fasse l'amour, que le Québec au complet se plie comme un gros pita, de Montréal à la Péninsule d'Ungava, et qu'on se fasse l'amour sur le plancher d'une cuisine. Et puis qu'on se trouve une vieille cigarette à fumer tout nus, tous ensemble, ensemble en dessous de la hotte. Je voulais que le monde sache ça, que je suis pas n'importe quel ministre. Que je veux que le Québec frissonne, ou quelque chose comme ça. Merci. ◦



Motel boisé

Je ne sais pas ce que je cherche en venant ici. J'ai un goût amer en bouche en entrant dans cette chambre qui sent les mégots humides et la transpiration. On dirait que je veux me prouver que je vaux plus que d'autres. J'ai cette envie tacite d'être la préférée que j'éprouve depuis l'enfance qui me pousse constamment à compromettre ainsi mon intégrité. Chaque fois, c'est la même chose : je me rentre dans la tête que c'est ce qu'il me faut pour ensuite le regretter dès que je franchis le seuil de ma porte. J'ignore qu'est-ce qui me rend le plus mal à l'aise dans la pièce entre la chaise rouge avec un air louche dans le coin, le papier peint avec un motif tropical mal appliqué qui coupe un palmier en deux, le plancher qui colle, le miroir au plafond, les draps avec un motif qui suggère qu'ils ont au moins vingt ans ou la tablette qui courbe dans le milieu. Qu'est-ce qui peut se passer pour que ça courbe comme ça du bois? Non non non, je ne veux plus savoir. Je m'étais dit que ça serait bénéfique de sortir un peu et d'aller au premier motel de la « liste des plus cheap motels au Québec!!!!! », mais maintenant je n'en ai plus du tout envie. J'avais envie qu'on passe une belle soirée ensemble, envie qu'on prenne des photos qu'on pourra garder en souvenir, envie que je puisse dire que j'ai fait autre chose que d'écouter Gilmore Girls pour la septième fois.

Mais maintenant, la soirée dans laquelle j'avais entretenu tant d'espoir prend un virage désolant. Il fait froid, ça empeste, tout est laid, le soleil est parti et il ne reviendra pas avant demain matin. On est dans une ville morose, lasse, avec rien d'ouvert après 22 h, dans un motel qui marine dans l'odeur de la cigarette, du bois gonflé, du plancher mal lavé de la chambre. J'ai l'impression que je suis comme elle : décevante. C'est moi qui suis morose, lasse et fermée tout le temps. C'est moi qui marine dans mon propre jus d'aliénation personnelle à force de me mouler à quelqu'un qui n'est pas moi. Si ça avait été de moi, je n'aurais pas mis un pied hors de la maison, j'aurais bien vécu avec mon moi, je l'aurais chéri ce moi-là, j'aurais organisé mes affaires, j'aurais vécu une soirée sans le moindre heurt. Mais c'est la hantise de n'avoir rien à dire d'intéressant, de devoir garnir un moi tellement immaculé qu'il en devient ennuyeux et redondant, qui m'occupe et qui me surplombe constamment.

Rouge

je la laisse, la pauvre petite chose — *la pauvre petite chose,* c'était ce que je pensais d'elle à ce moment-là, c'était elle à ce moment-là –, elle va se perdre dans une nuit fauve et ne jamais revenir à elle si je ne reste pas, si mes mains ne tiennent pas les siennes, tu vois, je sens son pouls contre ma peau qui palpite à une vitesse folle

son cœur fait des embardées, elle souffle, elle respire très fort et je sens l'air chaud contre mon bras, je sens son sourire un peu effrayé et un peu triste, mais heureusement je suis là et elle ne va pas se perdre dans la nuit elle se perd en moi à la place et je sens son sourire un peu incrédule, tout entier suspendu à ma propre volonté puisque c'est ma propre volonté qui conduit ma main — et là je ne sais pas si je peux continuer, tu comprends je ne voudrais pas te raconter tout cela, je perdrais tout le mystère de l'instant et alors je ne pourrais plus le raconter vraiment tu vois, si je te dis tout cela n'en vaut plus la peine

j'ai son dos ses bras son visage et ses cheveux, son cou ses yeux ses joues et ses mains — sa poitrine aussi et ses cuisses –, j'ai enfin pu caresser ses seins et avant seulement mes yeux s'étaient aventurés là-bas, ce n'était qu'un fantasme simple, mais hier soir, tu vois, c'est devenu vrai, plus vrai que toi et moi en ce moment

jamais je ne l'avais sentie si faible dans mes bras, elle avait toujours été la reine terrible, celle qui m'impressionnait, qui m'écrasait silencieusement lorsqu'elle passait devant moi des jambes à n'en plus finir et un port altier, hautain, voilà comme le monde la voyait — et comme je la voyais jusqu'à hier soir, mais je savais que tout cela n'était que façade, mais c'était un trompe-l'œil si réussi que je n'avais jamais réussi à lever le voile qui dissimulait l'être faible, l'être triste au regard brouillé hier soir elle s'est servi quelques verres et j'en ai bu quelques-uns aussi, moi j'étais en décalage, comme un calque mal placé, elle elle était à moitié hors d'elle-même

elle a bu, bu, et je l'ai suivie — ses doigts, lentement, effleuraient ma peau, et les miens retrouvaient peu à peu leur assurance, j'explorais un territoire déjà connu, et pour la première fois c'était moi la reine, j'étais reine et vagabonde, perdue dans l'océan rubis de ses cheveux je croyais que le silence régnait dans le café, mais en fait le monde tournait autour de nous, les hommes sur l'autre canapé riaient en nous regardant d'un air lubrique, et l'Ami nous contemplait un peu désespéré, l'air de se demander ce qu'il faisait ici et pourquoi il n'y avait pas droit mon pauvre, j'avais envie de lui dire, tu ne peux pas saisir ça, c'est seulement ce goût de fraise, ce goût métallique et artificiel qui me permet de ne pas partir ailleurs, et puis tu comprends il ne faut pas que et elle ça la faisait rire et sourire — je le sentais contre mon bras, elle me serrait fort et ça lui plaisait parce que son pouls continuait de tambouriner contre mon corps tambourin emballé — et je te jure que je l'aurais déshabillée sur place si j'avais bu un peu plus

si j'avais bu un peu plus j'aurais attrapé sa bouche et j'aurais essayé d'en goûter la teinte exacte elle met du baume à lèvres qui lui colore un peu la bouche parce qu'il est rouge son baume et c'était ce rouge-là que je voulais trouver, cette cerise-là que je cherchais à cueillir et je crois que je l'ai eue

tu sais, je ne me souviens plus

elle s'est collée contre moi dans la voiture et son père était là

je suis rentrée avec sur la langue le goût noir de la nuit

D'avidité

avidité nom féminin désir immodéré de dévorer ou de posséder quelque chose

à la chair raboutée qui nous sillonne
de soif d'octobre
parcourir les sous-sols sales des centres d'achats
bon moyen pour faire taire
l'hiver qui gueule encore
course à l'oubli en terrain grandiose
à s'en lécher les doigts naïvement
sans oscillation aucune
écrasées plus loin encore nous ne méritons même pas d'espace vital
on étouffe déjà
entre la charpente

entre les coulisses de café sur les murs entre nos riens avides

on existe

sur papier

au bord des reins nos hommes se lamentent beaucoup
dans le bruit ironique du tapis doux et du mobilier neuf balayé
par la souveraineté lointaine des enfants dans la ruelle qui crient
famine d'autre chose

il fallait bien un coup de théâtre
en guillotine
beurrer le malheur le plus épais possible

* Avertissement : troubles alimentaires *

Chapelle d'os

on ne nous permet pas de lapider
les pierres nous les mangeons
pour assouvir la faim artificielle
de mille bustes maigres
promises pour fantasme
ou pour garder le secret d'une reine
en petite tenue

on nous a posé des ongles
limées vernis les dents
vêtues lactose de peau lingerie
nous sourions sous les projecteurs
fierté d'egos garnis
rien de pire
en affiche publicitaire
que de ramper

on nous encourage
peser calcul calorique
botoxer nos joues nos fesses
rembourrer soutiens-gorges
nous exécutons les ordres

ni bourreaux ni victimes
notre choix à 12 ans
de mendier nos chairs
contre la promesse
d'un trône imberbe

mais
pénurie les couronnes des décapitées
pour la série de corps friables
que
l'absolution d'une légion de panaches

alors quel prix quelle victoire
gagner le pari de la meilleure incurable
de la mieux déshabillée
que la charité des proxénètes
vendues en danses quoi le corps

à la vérification jongle maigreur
en place de plâtre
le doute s'adresse au miroir
et demande comment
confier le visage au reflet

ni manifeste ni déposition
freiner l'abandon des marelles
vers le jeu de l'écart entre les cuisses
deux doigts enfoncés la gorge

par vengeance contre les fidèles
de la chapelle des os
tondus crânes tondus sourcils
l'arrachement sans pincettes
de nos dents nos talons

certaines décousues satin
refusent le commerce de leur soie
débaptisée foi d'anémie de mine
dévoilent pour provoquer
chairs sans plumages

les électrochocs ont fait ravages
trop grillé folles passions
10e étage Pinel
le Zoloft ne taira plus
l'éclat des vitres incassables
entre nous péril vivre ◦

Le noeud

Je ne suis remplie que de faim. La gourmandise maladive accrochée en menottes à mes poignets potelés de fille de dix ans. Les aliments parcourent les centimètres de ma bouche, activent mes papilles impatientes qui en extase en redemandent. L'œsophage, puit sans fond des goûts qui se superposent.

Dans la tête du ventre, il y a eu une cassure. Elle s'est faite quand mon corps n'était presque plus celui d'une enfant, quand il ne m'appartenait déjà plus.

D'un bord, moi. J'ingère absorbe avale ingurgite gobe engloutis dévore. Tout sans tri avec brutalité. Je suis cuite comme crue comme toujours nue. Ma faim d'affamée — la seule chose qui me satisfait la seule chose qui m'appartient — si vite assouvie, qui s'emporte en gloutonnerie gourmande encore charmante à dix ans.

De l'autre bord, eux. *Coupable* s'est écrit trop vite en gras dans leurs yeux qui me toisent me dégoulinent. Coupable de n'être capable que de succomber. Mes dix ans s'éloignent sans que je m'en aperçoive. Le goût du sucre fait pulser mes gencives et fait tourner ma salive. Genoux fléchis sous le poids des envies.

Des membres difformes s'additionnent pour former un corps inconfort, le mien, selon l'angle du reflet. C'est là, quand cette masse atteint le stade où il doit plaire à d'autres, que je commence à l'entendre.

Je l'entends le rire presque cri piquant, strident quand ils me voient.

J'avale tout en urgence dans l'obligation de ne rien laisser passer. Chaque bouchée est la dernière fois qu'on me permet de manger. En perpétuelle réverbération crânienne, ce rire quand ils me scrutent oublier de mâcher.

Ma consommation commence à peine à me paraître effrénée lorsque je l'entends m'interpeller :

Gordita,
tes cuisses se touchent

Adressés à moi, des mots, ma mort. Soudaine, instantanée. On me crache m'efface en me déshabillant en même temps. Je me tourne vers lui et tous les autres derrière leurs rires marqueurs.

Avec des dents trop grandes trop nombreuses dans leur bouche déformée de dédains ils me mettent sur la table me coupent en rondelles de mépris me répandent.

Je me cache dans mes cheveux pâteux dans mes larges pores dans mes bourrelets calories coloriés qui graissent mon reflet je m'enfouis sous ma peau mon épaisse cuirasse seule matière contrôlable.

Gordita, tes cuisses se touchent

Je suis cuite je m'enfuis me réfugie dans la troisième quatrième assiette.

L'insistance de leur regard hurle :

Tu te ressers, encore?

Je n'ai pas le goût de justifier l'impossibilité de résister. Je ne veux pas arrêter de saliver d'ingurgiter.

Devant le miroir. En boucle incessante encore leurs éclats. J'étais pourtant presque belle.

La taille de guêpe qu'ils rêvent que j'aie que je n'aurai pas parce que le diamètre de mes bras les plis de mes cuisses de mon ventre.

Mon père ne me regarde plus comme avant, lui aussi a commencé à m'appeler *Gordita.*

Je n'ai pas encore une décennie et demie ne mesure même pas un mètre et demi pourtant je suis mastodonte. L'idée de moi ogresse vient de beurrer au complet mon reflet.

Mais la faim m'avale jusqu'à la fin.

Arrêtez de rire et assommez-moi assommez-la la mastodonte.

Ils veulent m'apprendre à disparaître à soustraire toutes les envies qui m'emplissent.

Non. Ma fourchette ma seule arme dans leur corps.

Arme trop petite trop faible elle se plie. Comme mes genoux.

Je ne peux qu'essayer de désapprendre les coups de couteaux désécrire leurs empreintes dans ma chair pour oublier dans quels sens elles m'ont creusées.

Je l'ai modelée à l'image de ce qu'ils voulaient voir.

La faim tant chérie j'ai fait un nœud dedans.

Un nœud dans ma faim pour vous plaire pour que les regards glissent autrement sur ma cuirasse.

Changer les rires en désirs, contrôler l'incontrôlable.

À terre des miettes de reflets. De moi, d'eux. Mélangées aux pieds de ma cuisine ma maison.

L'ORIGINE DES MANIÈRES DE TABLE

Lorsque j'étais enfant — plus enfant que je ne le suis —, la table jouait dans notre existence familiale un rôle extraordinaire. C'était une vieille table en bois de pin verni, si âgée qu'elle laissait filtrer l'eau, lorsque pour mon malheur, j'en versais à côté du verre. Mais sa vieillesse n'avait d'égal que le respect qu'on lui portait : cette table était le pilier de toute la famille, le rendez-vous d'un partage, l'église de nos rites. Et comme tout rite digne de ce nom requiert ses objets liturgiques, nous avions aussi nos calices et nos linges bénits.

Le calice venait en héritage. À la naissance, mes trois frères et moi avions chacun reçu une timbale d'argent, gravée à nos initiales. Elle nous servait à boire quotidiennement, et le goût de cette eau était incomparable. Le linge, quant à lui, était béni par l'usage. Sans qu'aucune étiquette en assure la propriété, nous possédions tous une serviette, reconnaissable au motif du tissu. La mienne par exemple, était blanche, rayée de vert, de bleu et de rouge.

Tout cela était à la fois l'ordinaire et le rituel, le sacré et le quotidien. Grands prêtres de ces cérémonies, mes parents incarnaient un équilibre des forces dérisoire et curieux. Mon père, qui rapportait le pain, était partisan du bénédicité; ma mère, qui préparait les repas, ne l'était pas. Dès lors, mon enfance fut le théâtre d'un combat silencieux sur le maintien des traditions, combat que je ne pourrais vous dire autrement que dans la manière de Charles Péguy.

Manières de papa c'est manières du pain Que l'on croise au couteau de la croix catholique;
C'est la croix de Jésus
— la croix évangélique.
Manières de papa c'est manières du pain.

Quant à maman je sais qu'elle est dubitative. — Car le pain est païen quand il n'est pas croisé
Et son goût n'est chrétien que s'il est baptisé.
Quant à maman je sais qu'elle est dubitative.

Manières de papa c'est manières du vin Que l'on coupe en versant de cette eau prosaïque;
C'est cette eau de Cana qui rend le vin biblique.
Manières de papa c'est manières du vin.

Moi je sens que maman ne comprend pas très bien Pourquoi papa rejoue tous les jours sa musique :
La croix du pain, l'eau dans
le vin, — la symbolique;
Moi je sens que maman ne comprend pas très bien.

LE BEURRE, L'ARGENT DU BEURRE…

Daniel est devenu conducteur Ubeur. C'est mieux payé que son dernier boulot au *Crime et Gourmandise*. Là-bas, il assistait un vieux couple de boulangers français qui râlait constamment. Entre deux fournées de croissants aux amandes, ils se tiraient la bourre entre eux et se lançaient parfois des tartelettes à la figure. Pendant tout ce temps, leur assistant les écoutait s'aimer de cette façon en malaxant généreusement sa pâte entre ses grosses mains farineuses. Certaines fois, il trouvait ça drôle et attendrissant. Mais à d'autres moments, quand il ressentait de la fatigue, cela lui devenait insupportable et il tapait violemment la pâte sur la table pour ne plus les entendre.

Les horaires de Daniel à la boulangerie étaient difficiles. Il se levait à quatre heures du matin six jours de la semaine. Dormait en deux fois. Quatre heures avant d'aller au travail, et un autre quatre heures de midi à seize. Il avait l'impression d'être un zombie. De marcher invisible dans les rues et de dégager une odeur de fatigue, comme de la sueur froide et sèche. En réalité, s'il avait pu choisir, il aurait préféré qu'on le force à travailler toute la nuit pour le laisser dormir toute la journée. Comme ça, il aurait pu au moins s'imaginer vivre une existence de vampire. Se balader avec une cape rouge, sortir ses canines, se lécher les babines en enfournant des chocolatines dans le four, et se faire appeler Dracula, ce qui est toujours mieux que Daniel.

Quand un étranger lui parla d'Ubeur à un arrêt de bus, il s'est méfié d'abord. Il angoissait de se lancer à son compte et de toutes les responsabilités qui allaient avec. C'était une décision qui pouvait à la fois lui rapporter gros, mais aussi le plonger dans le trou s'il se laissait aller. La semaine suivante, ses cycles de sommeil se raccourcirent. Il ne dormait plus que deux fois trois heures et son front transpirait à grosses gouttes sur son coussin. Les jours d'après, son patron lui reprocha son manque d'allant et sa pâte un peu moins ferme qu'à l'habitude. Une autre semaine s'est écoulée comme ça, puis le lundi suivant, Daniel démissionna subitement, à midi, en récitant une lettre de départ remplie de fautes de français.

Les mots ne lui ressemblaient pas, mais le vieux couple de boulangers le prirent tout de même dans leurs bras et lui offrirent un sac entier de pâtisseries bretonnes pour son départ. En sortant, il déchiqueta la lettre en mille morceaux et la jeta dans la première poubelle venue avec une sorte de soulagement.

Plutôt que d'aller dormir tout le reste de la journée, et malgré ses cernes immenses, il fonça avec sa vieille Toyota au bureau de la compagnie. À la réception, une hôtesse l'accueillit avec un grand sourire. Il n'y avait personne dans la salle d'attente mais on l'obligea à prendre un ticket avec un numéro. Il s'assit sur une des douze chaises en cuirette alignées contre le mur. Un agent sortit cinq minutes plus tard d'une salle obscure et s'installa à un comptoir de service. Daniel se leva devant sa chaise en anticipant l'appel de son numéro. Mais le chiffre rouge sur le panneau numérique ne bougeait pas. Après deux longues minutes, il se rassit en fustigeant l'agent du regard. Ce dernier jeta sans sourciller un coup d'œil à sa montre.

Un bip sonna quelques secondes plus tard et un autre numéro apparut sur le panneau. Mais ce n'était toujours pas celui de Daniel. Personne ne se leva puisqu'il était tout seul à attendre. L'agent patienta une autre minute et un nouveau bip modifia le numéro indiqué. Daniel se leva pour de bon et se dirigea vers le comptoir. Il posa ses lourdes fesses sur une chaise semblable à la précédente et donna son ticket avec le numéro. L'agent le mit en boule dans sa main et s'en débarrassa dans une minuscule poubelle en fer sous le comptoir.

« Bonjour Monsieur, bienvenue chez Ubeur, merci d'avoir patienté. Que puis-je faire pour vous ? »
« Bonjour… Pour inscription, je viens. »
Daniel était une personne intelligente et de bonne volonté, mais personne ne pouvait s'en rendre vraiment compte car il parlait comme son père : direct et avec peu de mots. Les conjonctions de coordination ne faisaient pas partie de son vocabulaire naturel non plus, et ses patrons français de la boulangerie l'avaient surnommé l'australopithèque en raison de cette façon de parler un peu primitive.
« Pour un enregistrement conducteur vous voulez dire ? » *répondit poliment l'agent en souriant.*
« Oui, oui. Chauffeur. »
« Très bien, Ubeur est toujours ravi de pouvoir accueillir de nouveaux conducteurs pour densifier son offre de service à ses milliers d'utilisateurs. »
« Hum… Ravi, ravi. »
« J'aurais besoin de votre téléphone, permis de conduire, ainsi que les papiers du véhicule s'il vous plaît. »
« Ok, ok. Téléphone ici. Permis ici. Et papiers. »
« Très bien monsieur, merci. Je reviens vous voir dans quelques minutes. »
L'agent se pencha vers le téléphone de son client, tapa plusieurs fois ses doigts sur l'écran tactile, puis se tourna vers son ordinateur et tapa machinalement sur son clavier. Il recula ensuite son fauteuil à roulettes et se leva pour aller faire des photocopies de tous les documents. Daniel avança ses fesses qui débordèrent de la chaise. Son dos s'affaissa sur le dossier et son veston noir à capuche, bien qu'ouvert, le serrait et lui déformait les épaules. Ses avant-bras suintaient et sa chemise blanche laissait transparaître ses tétons et le renfoncement de plusieurs bourrelets. À cause de la fatigue, ses paupières se reposèrent dans cette position jusqu'au retour de l'agent.

Quand ce dernier revint, Daniel tordit son cou de droite à gauche, cligna des yeux puis bâilla longuement comme un vieux chat.
« Félicitation monsieur Simard, vous êtes enregistré. Il ne vous reste plus qu'à remplir ce formulaire et vous diriger dans la salle de projection pour une petite formation. »
« Merci, merci. »
Daniel prit le stylo que l'agent lui tendait des deux mains et remplit le formulaire avec ses informations personnelles. Il signa à trois endroits différents au bas de la feuille, puis la déposa sur le comptoir et récupéra ses affaires. Il rentra dans une salle obscure et s'assit, seul, sur une chaise parfaitement similaire aux précédentes. La projection commença. La narration et les bruits de moteur quand passait une voiture à l'écran étaient décalés avec les images. La vidéo comportait d'autres problèmes de montage évidents et de longues secondes sur fond noir faisaient parfois irruption en plein milieu d'une consigne. Daniel ne s'en soucia pas et dormit tout le long. Juste avant que les lumières se rallument, un homme fraîchement assis à ses côtés lui tapota l'épaule. Daniel écarquilla les yeux dans l'obscurité et grogna du nez. Il lui sembla qu'on le réveillait en plein milieu d'un sommeil paradoxal.
L'inconnu rapprocha sa bouche près de son oreille :
« Monsieur Simard, vous avez été choisi pour une mission importante. Voici le pistolet que vous rangerez dans la boîte à gant de votre véhicule. Une fois au volant, vous mettrez la main dans votre poche droite et sortirez le papier qui s'y trouve. Dessus, vous trouverez le nom qu'il faudra exécuter de sang-froid. Vous jetterez le corps dans le fleuve Saint-Laurent, nettoierez ce qu'il y a à laver, puis vous vous dirigerez à la destination initialement prévue. Une fois arrivé, vous fermerez la course sur l'application et prendrez un nouveau passager. Un premier virement sera versé dans les douze heures précédant la mission. Un second les douze heures suivant l'exécution du contrat. Si tout se passe bien, les autres missions vous seront déposées dans votre boîte à gant et votre arme sera rechargée pour chaque contrat. Merci monsieur Simard et bienvenue chez Ubeur. »
Quand Daniel put palper avec sa main le pistolet sur ses genoux, l'homme était déjà parti. La lumière s'alluma, ce

qui l'agressa. Le pistolet argenté portait ses initiales — ***DS*** — gravées sur le manche. Il le prit en main et l'observa. Puis réalisa ce qu'il était en train de faire et le rangea soudainement dans la poche intérieure de son veston qu'il ferma comme il put de moitié. Il sortit de la pièce et jeta un regard malhabile à l'agent du comptoir qui souriait respectueusement sur son fauteuil. La rangée de chaises en cuirette était toujours vide et il passa devant l'hôtesse de la réception sans dire un mot. La lumière du jour, qui se reflétait sur les pare-brise des voitures, l'agressa encore. Il marcha, la tête baissée et la capuche enfoncée, vers sa Toyota. Assis à l'intérieur, il rangea le pistolet dans la boîte à gant et mit la main dans sa poche droite. Il trouva le papier, lut le nom inscrit et le mémorisa en fermant les yeux. Puis le déchira en seize morceaux et jeta les confettis par la fenêtre.

Il ne pensa plus à tout ça et se gara devant chez lui. Il monta jusqu'au troisième étage de son immeuble, ouvrit sa porte, enleva difficilement son veston et le laissa tomber dans le hall d'entrée. Il était seize heures et s'effondra sur son canapé. Une couverture douillette avec des motifs de fleurs le recouvrait. Il se réveilla une première fois en début de soirée et en profita pour brancher son téléphone au chargeur. Puis se rendormit cette fois-ci dans son lit.

Il se réveilla vers vingt-trois heures, prit une longue douche chaude, remit une chemise blanche, ramassa son veston et descendit les escaliers pour monter dans sa voiture en pleine nuit. Il lança l'application Ubeur que l'agent lui avait téléchargée et partit chercher son premier client. Entre deux courses, son téléphone vibra et une notification de sa banque apparut. Un virement de cinq mille dollars avait été effectué sur son compte il y a une dizaine d'heures. Son index glissa l'information sur le côté pour la faire disparaître de l'écran, et il accompagna un homme pressé au centre-ville, puis une dame particulièrement élégante devant un restaurant branché. Vers deux heures du matin, un nom apparut à l'écran : *Julie Donnaire*. Il respira un grand coup par le nez, accepta la course et lança le GPS. À un feu rouge, il ouvrit la boîte à gant et planqua le pistolet sous sa cuisse.

Il se gara à quelques mètres de l'adresse indiquée. Ses deux mains s'accrochèrent au volant et sa tête s'avança légèrement pour observer à travers le pare-brise. La jeune fille ressemblait à une hippie. De longues dreadlocks tombaient le long de son dos jusque sur ses hanches. Une rose rouge tatouée enveloppait son épaule, et le bas de son large pantalon en lin, parsemé de motifs africains et de soleils ronds, tombait sur le trottoir. Quand elle marcha vers la Toyota, son visage fin, d'une blancheur étonnante sous les rayons orangés des lampadaires qui éclairaient la rue, déstabilisa le conducteur. Il remua ses fesses sur son siège et s'assura d'un rapide coup d'œil que le pistolet était bien caché sous sa cuisse. Il sourit poliment quand elle entra et souhaita confirmer l'identité de sa passagère quand elle mit sa ceinture.

« *Julie, bien ça?* »

« *Oui, c'est bien moi.* » *Clic.*

« *Daniel, c'est ça?* »

Il confirma d'un bref coup de tête. Sur le trajet, la jeune hippie parla beaucoup et raconta les aléas de sa soirée qui lui avait semblé interminable. Dans son flot de paroles, elle ne prêta pas attention au parcours que son chauffeur emprunta. Un conducteur qu'elle trouva au fil du temps particulièrement séduisant, et dont la capacité d'écoute et la façon un peu primitive de répondre titillaient en elle un certain intérêt. Elle cessa de se plaindre et voulut détendre l'atmosphère avec une blague qu'un ami lui avait racontée le matin même. Daniel rigola grassement avec le fond de sa gorge. Elle sentit qu'elle lui avait fait plaisir et se trouva très habile.

Le chauffeur se gara tout près d'une promenade qui longeait le fleuve Saint-Laurent. Un coin touristique mais qui possédait l'avantage d'être très peu fréquenté durant la nuit. Elle s'étonna sans s'inquiéter, puis sourit en lui signifiant que ce n'était pas du tout sa destination. Daniel lâcha le volant et laissa tomber ses mains sur ses cuisses en plantant légèrement ses ongles dans son jeans. Il se tourna vers elle et la fixa avec un regard sombre et profond. Elle en perdit son sourire mais garda sa bouche légèrement ouverte. Elle vit un regard ténébreux particulièrement attirant. Et sans que Daniel n'ait rien à dire, la jeune hippie se pencha vers lui, ouvrit lentement sa braguette, et se mit à exécuter une langoureuse fellation.

Daniel prit beaucoup de plaisir, la fille était encore très habile. Il semblait aussi que sentir le pistolet sous sa cuisse durant tout ce temps multipliait son désir. Après quelques minutes, il regarda à travers sa fenêtre, puis sur ses rétroviseurs, et constata que personne ne se promenait près du fleuve. Il saisit la tête de sa passagère entre ses deux mains et se dépêcha de finir dans sa bouche en soupirant de plaisir. Elle toussa légèrement quand il la lâcha. Elle sembla dépassée par les évènements et essuya délicatement ses lèvres avec le dos d'une main. Daniel tira son pistolet sous sa cuisse avant même d'avoir rangé son pénis, et sans qu'elle n'ait vraiment eu le temps de comprendre, il lui tira une balle en pleine tête.

Le sang gicla sur la fenêtre opposée et des morceaux de cervelles retombèrent sur le tableau de bord. Il rangea ses deux engins, ferma sa braguette, ouvrit la porte et marcha jusqu'à l'arrière du véhicule. Il trouva dans son coffre une grosse roche attachée à une corde. Il la prit et se dirigea vers le côté passager. Il replaça les épaules de sa victime à la verticale et attacha la corde à sa cheville. Il l'attrapa par les aisselles et la traîna jusqu'au fleuve. Le corps lancé par-dessus la barrière, Daniel s'assura que la pierre enfonçait bien *Julie Donnaire* au fond de l'eau. Il remonta ensuite dans sa voiture, saisit des serviettes qui étaient disposées en petites piles à l'arrière du véhicule, puis nettoya aisément le sang frais et les bouts de cervelle éparpillés. Il enleva l'odeur aigre qui envahissait la voiture à l'aide d'un spray senteur fraise qui se trouvait à l'intérieur de sa porte conducteur. Il roula jusqu'à l'adresse indiquée sur son téléphone, ferma la course une fois arrivé et en accepta une autre directement après : un homme d'affaires qu'il emmena sans un mot dans une zone industrielle du nord de la ville. Juste après, il but une bouteille d'eau entière et expira bruyamment quand il eut terminé.

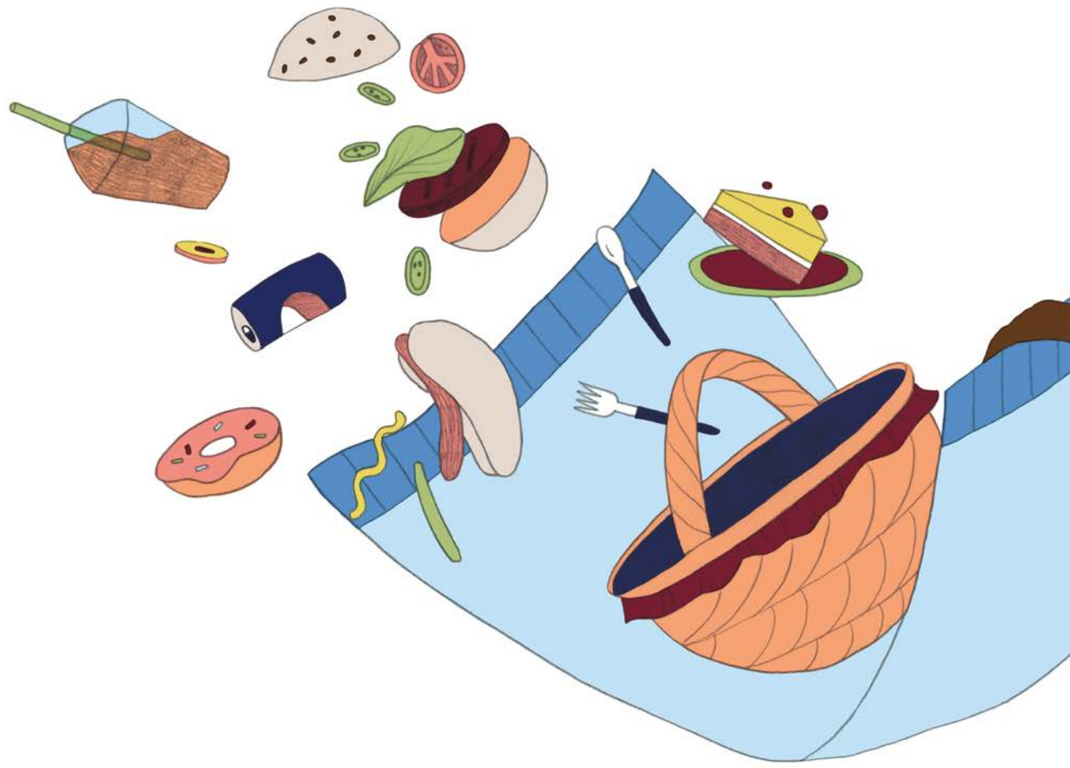
Il arrêta de travailler vers sept heures du matin. Sur le chemin jusqu'à chez lui, il passa devant une boulangerie artisanale et vit sortir une vieille dame avec de gros seins. À un feu rouge, il coinça un peu inquiet le bas de sa chemise entre son dernier bourrelet et son jeans. Dans le hall d'entrée, il oublia d'enlever son veston et s'effondra sur le canapé du salon. Plus tard, il se prépara des tartines au fromage avec une baguette de son ancien travail, puis engloutit pour le dessert quelques pâtisseries bretonnes au beurre. Vers midi, son téléphone vibra. Daniel dormait paisiblement sur son canapé, la chemise à moitié sortie du jeans, de la bave dégoulinant sur le bord de sa lèvre inférieure, la main gauche délicatement posée sur son ventre, et le bras droit étendu de tout son long dans le vide, laissant ses doigts potelés flotter juste au-dessus du plancher.

Une faim immodérée

Lorsque les arômes
D'une pâtisserie,
Fraîchement sortie
Du four
Aiguisent l'appétit,
Une faim bestiale
S'installe.
À première vue
Bien que le ventre repu
L'aspect succulent
Du fondant
Suffit à requinquer l'envie
De dévorer à belles dents.

La pensée saucisse cocktail

Roulons-nous en boule de pâte, comme des saucisses cocktail. Pour nous morfondre. Mous façon omelette-d'œufs-d'autruches-la-tête-dans-le-sable. Tétons le jus sucré et pétillant, un deux litres de Crush rose, afin de remplir rapidement le vide de nos craintes. La « peur » est un petit espace pointu en forme de baklava, la « honte », un gros racoin pour ranger un pot de glace cristallisée puis fondue. La « rage », à saveur d'ailes de poulet Buffalo épicé, nous prend tout l'œsophage et se calme lâchement avec des Tums et des séries télévisées. On en veut plus. Toujours plus. Ce n'est plus assez. Plus assez satisfaisant pour nous apaiser. Rajoutez du chocolat sur nos énormes frappuccinos du Starbucks. Le stress de la vie de tous les jours est ingérable. Remplissez-nous! Faites quelque chose! Non. On se calme. On prend le contrôle. La révolution est personnelle et physique. On se fait jeûner toute la journée sous prétexte qu'on a pris « les choses » en main. Mais tout ce que l'on a en main en revenant tout seul dans nos petits appartements confortables et tellement « nous », c'est les trois trios McDo pour notre « famille ». On les engloutit à la chaîne, orgasmiquement, en lisant la Presse+ et nos actualités Facebook, autant juteuses et abondantes, sans oublier l'arrière-goût dégueulasse, que le buffet chinois d'à côté. Wow bravo, tout le monde est beau, tout le monde est parfait, tellement parfait. Comme celui à l'érable qui vient compléter nos apéros fast-food et nous rassurer dans notre identité québécoise. Mais on se sent bizarre tout d'un coup. Ça nous frappe. Le coup vient de l'intérieur. Ça doit être ça, les sentiments. Vite, on cale la pinte de lait 3.25. On en voudrait plus. On pourrait boire le bain avec Cléopâtre dedans comme si c'était une simple soupe Phò. Mais les « sentiments » restent et on se sent de plus en plus mal. On se déteste. On pense aux gens qui crèvent de faim dans le monde pendant que, nous, on risque la mort par rupture de l'estomac. Et c'est avec une grande vague d'« altruisme », venant du plus profond de nous-mêmes qu'on se rentre deux doigts dans la gorge en pensant à eux. On vomit en s'imaginant comme des héros libérateurs. Des centaines des petites personnes au ventre creux feraient la file avec des tasses en styromousse usagées pour venir récupérer une portion de cet or liquide qui s'écoule de nous en fontaine infinie. Ils nous aimeraient. Enfin utiles. Mais le fantasme ne dure en fait que quelques minutes. Et ensuite on se roule en boule de pâte, façon « saucisses cocktail ». Pour nous morfondre.



Objectif zéro déchet

Depuis quelques années, il est possible d'affirmer sans l'ombre d'un doute que les humains utilisent plus que le ratio de ressources disponibles, et en gaspillent la majorité. Malgré la volonté de certains dirigeants de nier ce fait, il est clair que la planète s'épuise, et que dans quelques années, il ne sera plus possible d'y vivre. Plusieurs campagnes sont organisées pour nous mobiliser, des sommets rassemblent les dirigeants des pays pour tenter de trouver de nouvelles solutions, mais au final, le changement est lent. Trop lent pour le peu de ressources qu'il nous reste. Et le problème principal, c'est que la majorité se disent qu'ils n'ont pas besoin de changer leur mode de vie, car « les autres » le feront pour eux, et « ça suffira ». Sauf que si tout le monde fonctionne de la même manière, plus personne ne fait d'efforts, et nous aurons bientôt atteint le point de non-retour. Pourtant, il existe une solution assez simple, et qui n'a, à notre sens, que des points positifs. *Objectif Zéro Déchet* est un mode de vie visant à réduire la consommation, le gaspillage et les déchets, tant chez les clients que chez les commerçants : des produits plus sains, et de meilleure qualité, sont ainsi vendus sans le coût de l'emballage en plus. Attention! *Objectif Zéro Déchet* ne fait pas de vous un/e écolo — ce qui, aux yeux de certains, a encore une connotation négative. Au contraire, se pencher vers le *Zéro Déchet* est un mode de vie plus économique (puisque vous dépensez moins, en vous contentant des choses dont vous avez vraiment besoin), plus sain, car les produits achetés sont généralement de meilleure qualité, et plus gratifiant, car vous devenez un agent positif des conditions de vie des générations à venir. En effet, quoi de mieux de se dire que nous faisons des efforts pour que nos enfants et petits-enfants aient une meilleure vie?

L'une des bases de la vie en mode *Zéro Déchet* est le compost. Tous vos déchets alimentaires (pelures, morceaux de fruits et légumes, etc.) peuvent être réutilisés, une fois mélangés à de la paille, en un terreau de bonne qualité. Beaucoup pensent que ce n'est pas une solution « hygiénique » quand on vit en ville, mais pas du tout! Le compost ne sent pas (à condition de ne pas l'enfermer dans une boîte), et n'attire pas de petites bêtes. Et une fois que votre sac est plein, vous pouvez aller déposer votre compost dans une poubelle réservée à cet effet dans le EV building (sur Maisonneuve), ou dans les multiples endroits prévus un peu partout dans la ville (renseignez-vous, ces poubelles sont probablement plus proches de chez vous que vous ne le pensez!). L'autre base d'*Objectif Zéro Déchet* est le recyclage. De ce côté-ci, il faut réfléchir au fait que cette option « écologique » n'est pas aussi efficace qu'on ne le pense : en effet, le recyclage entraîne 99% de déchets. Il vaut mieux, dans ce cas, réfléchir à diminuer la quantité de choses à recycler, et en conséquence, ne pas avoir à le faire.

Mais, allez-vous dire, comment faire pour diminuer notre quantité de choses à recycler? C'est en fait beaucoup plus simple qu'il n'y paraît, à partir du moment où on sait exactement ce qu'il faut faire, et c'est aussi la base du *Zéro Déchet*.

La première étape de *Objectif Zéro Déchet* concerne les courses de tous les jours. L'idée première est d'éviter les sacs plastiques : amenez vos propres sacs! En plus, ils dureront plus longtemps que des sacs en plastique de basse qualité. Refusez les boîtes à chaussures, les emballages divers et variés, voyez s'il n'est pas possible de ne pas prendre les étiquettes. Quand il s'agit de la nourriture — et cela devient la partie un peu plus compliquée — il faut oser. Oser demander au commerçant de mettre ses produits dans vos contenants, plutôt que dans un emballage en polyester. Il est maintenant possible, un peu partout dans le monde, de faire ses courses dans des magasins spécialisés, où tout est à prendre dans ses propres contenants. Par exemple, à Montréal, il y a le Frigo Vert, sur le campus de Concordia (Downtown), les marchés ouverts, comme ceux de Jean-Talon et d'Atwater, et plusieurs dépanneurs dans lesquels il est possible de prendre certains aliments en vrac. Encore une fois, il faut se renseigner auprès de vos commerçants! Une aide précieuse vient aussi avec l'aide de l'application « ConsoVrac », créée en France il y a quelques mois et qui, petit à petit, étend son réseau de magasins en vrac, vous permettant ainsi de voyager tout en continuant à faire vos courses en mode *Zéro Déchet*. L'application ayant été lancée il y a peu de temps, vous pouvez même y ajouter des commerces que seul vous connaissez, afin d'étendre les champs de possibilité, et d'agrandir la communauté.

Deux solutions, qui sont également de plus en plus populaires à Montréal, sont le Panier Bio et « Bonne Boîte Bonne Bouffe », qui visent à soutenir l'agriculture locale. En effet, il est possible que d'ici 2050, l'homme ne puisse plus avoir autant de choix quand il s'agit des fruits et légumes : l'import-export n'étant pas la solution, il faut s'habituer à manger ce que notre pays nous fournit, selon les saisons. Une autre réussite pour les étudiants de Concordia et membres de la communauté, qui permet également de faire quelques économies sur vos repas, est People's Potato : des repas végétaliens, faits à base d'aliments sains, issus de l'agriculture biologique, pour un repas complet, à venir chercher avec vos propres contenants!

La deuxième étape d'*Objectif Zéro Déchet* est celle concernant le ménage. En effet, la majorité des produits que nous utilisons sont à composantes chimiques, et donc néfastes pour notre environnement et nos corps. De plus, il faut à chaque fois jeter et racheter des contenants ce qui, même si l'on fait du recyclage, n'est pas très efficace. Voici donc quelques recettes de base pour faire vos propres produits. C'est simple, ça marche aussi bien que ceux achetés en grandes surfaces, et meilleur pour notre santé (ces recettes ne sont bien sûr qu'un exemple sur plusieurs : si elles ne vous satisfont pas, il y a des centaines d'autres possibilités sur Internet)!

UN PRODUIT POUR NETTOYER TOUTES LES SURFACES (et qui en plus n'est pas toxique pour vos animaux de compagnie!), qui peut également être utilisé pour votre vaisselle :

— 1 cuiller à soupe de bicarbonate de soude

— 1 cuiller à soupe de vinaigre blanc

— 1 litre d'eau

— 1 cuiller à café d'huile essentielle de votre choix

UN LIQUIDE POUR VOS LESSIVES économique et qui sent bon :

— 1 bol de vinaigre blanc

— 100 grammes de savon de Marseille râpé

— 1 demi-verre de cristaux de soude

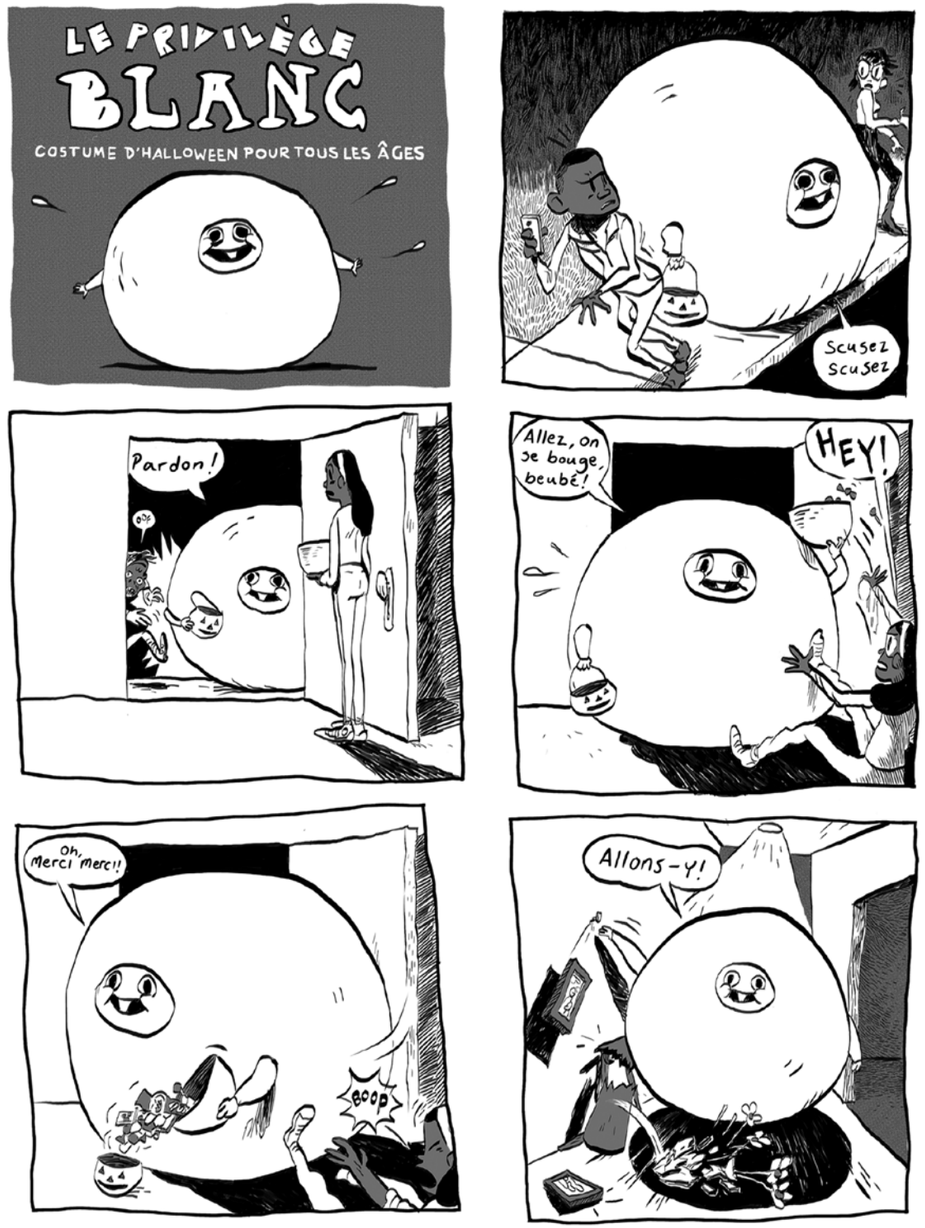
— 10 gouttes d'huile essentielle de votre choix

Au même titre que la diminution de vos déchets quand vous faites vos courses, il est également possible de diminuer vos déchets dans la façon dont vous faites votre ménage. Il est donc temps de jeter votre sopalin, vos mouchoirs en papier, et vos lingettes nettoyantes, et de les remplacer par des éponges, torchons, mouchoirs et serviettes de table lavables ou même des vieux T-shirts trop abîmés. Dans la salle de bain, finissez votre coton, et passez aux patchs de coton lavable (qui sont en plus très doux, très agréables au toucher), ainsi qu'aux rasoirs dont les seules les lames sont jetables.

Le paragraphe suivant vous concerne vous, les femmes, qui pensez déjà à adopter un mode de vie *Zéro Déchet*, et qui avez rencontré plusieurs problèmes concernant le maquillage, les crèmes, et plus particulièrement, les menstruations. Premièrement, sachez que de plus en plus de marques produisent maintenant des produits de beauté et autres crèmes biologiques, qui n'agressent pas votre peau, et sont de toute aussi bonne qualité. À Montréal, encore une fois, il faut demander autour de soi, se rapporter à l'application mentionnée plus haut, ou tout simplement, faire un tour des magasins bio. En tant que femme, vivre sous le mantra du *Zéro Déchet* peut se révéler plus compliqué que pour les hommes. En effet, nous produisons chaque mois une certaine quantité de déchets qui, en plus d'être chers, ne se recyclent pas, et ne nous font pas sentir très respectées, en tant que femmes. D'autant plus que le sujet semble toujours aussi tabou. Heureusement, il existe plusieurs solutions. Pour les adeptes du tampon, il y a tout simplement ce que l'on appelle la « moon cup » (ou « coupe menstruelle », mais c'est beaucoup moins joli), dont l'entretien est extrêmement simple : laver régulièrement pendant la période des menstruations, et faire bouillir une fois par mois pour la stériliser. Certes, elle peut vous paraître très chère sur le moment, mais vous la garderez toute votre vie! Et pour celles qui préfèrent les serviettes, il en existe des lavables, très agréables au toucher, et invisibles quand elles sont bien placées! Dans les deux cas, et même si le tabou reste, la période des règles devient plus agréable, et nous nous sentons beaucoup plus respectées en tant que femmes.

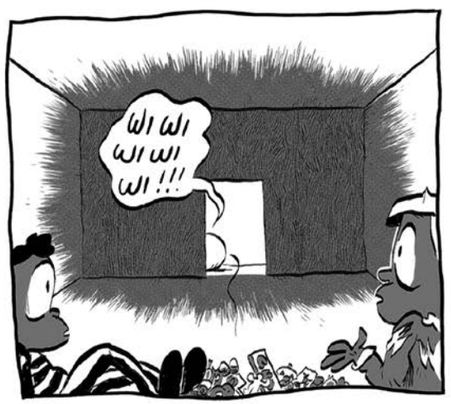
L'*Objectif Zéro Déchet* n'est pas un mode de vie que l'on adopte seulement au moment de faire ses courses ou de jeter ses déchets. C'est un travail de tous les jours, une habitude à prendre, qui passe par les plus petites choses. Par exemple, il suffit d'apporter sa propre gourde au Tim Hortons pour éviter la consommation de plus de carton, ou de la remplir d'eau plutôt que d'acheter de multiples bouteilles en plastique. Depuis quelque temps, il existe également des verres réutilisables et pliables, que l'on peut accrocher à son porte-clés. Et tout comme on diminue notre utilisation du carton, on peut diminuer notre consommation de papier, ou la rendre plus « écologique », en utilisant des cahiers faits maison, des cahiers faits de papier recyclable, etc.

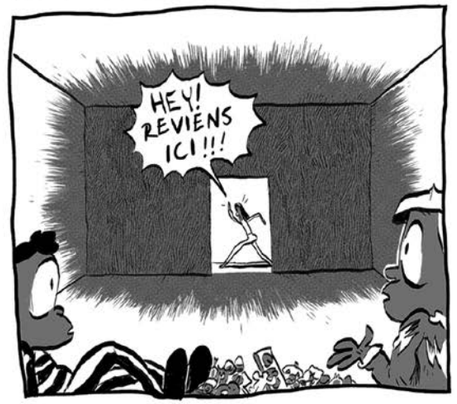
Bien sûr, *Objectif Zéro Déchet* est un mode de vie auquel il faut s'adapter : il faut accepter de se priver sur certaines choses que nous estimions essentielles à notre mode de vie — mais qui ne sont en réalité que le résultat d'une société de consommation qui nous pousse à acheter, et prendre certaines habitudes qui peuvent paraître difficiles au début. À cette adaptation s'ajoute le jugement, le regard des autres, qui pourraient penser que cela fait de vous quelqu'un de « sale » ou « d'écolo », ou même « d'irrationnel », voire de « fou ». C'est, à notre sens, la partie la plus compliquée de ce mode de vie, car même si nous ne l'admettons pas toujours, le regard des autres, les remarques faites dans notre dos, a beaucoup plus d'influence que nous le voudrions. Il s'agit maintenant de s'assumer, de repousser une fois pour toutes les jugements, de se dire que nous faisons la bonne chose, et que toutes ces personnes qui se moquent s'en mordront les lèvres quand ils se rendront compte qu'ils avaient tort. Nous avons toutes les deux la même idée, que n'importe qui se sentirait coupable de contredire : « nous faisons ça pour que nos enfants, nos petits-enfants, puissent avoir une vie plus facile ».

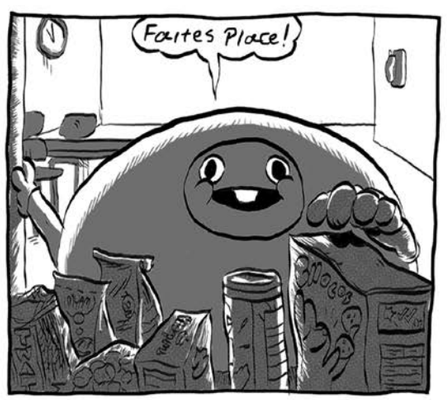


Vous êtes trôp généreux!

Ne vous dérangez pas!


Wi wi
wi wi
wi!!!


HEY! REVIENS ICI!!!


Faites Place!

J'AI DIS HEY! ÉCOUTE-MOI!

Dégage de ma maison! SINON ... J'APPELLE LES FLICS!

Non.

Non, Je ne pense pas.

Je pense que Je vais appeler les flics!

BUS 165

Invisible
Appel de soumissions jusqu'au 29 septembre
soumissions.lorgane@gmail.com
Info.: lorgane.ca

L'Organe recrute...

Directrice-teur graphique

- Concevoir la mise en page du magazine en collaboration avec la directrice artistique et les autres membres de l'équipe visuelle;
- Créer la mise en page du magazine;
- Créer le matériel publicitaire;
- Assurer le suivi de l'impression du magazine et du matériel publicitaire;
- Être en contact avec la directrice artistique pendant les différents stades de la production du magazine.

Pour soumettre votre candidature, faites-nous parvenir, en format PDF, un court texte de présentation ainsi qu'un portfolio comprenant plus ou moins 5 projets. Date limite : 28 avril 2017

Éditrice-teur de poésie

- Contribuer à la sélection des textes retenus, et principalement à la sélection des textes de poésie;
- Faire l'édition des textes de poésie en collaboration avec les auteur-e-s;
- Travailler en collaboration avec le reste de l'équipe de rédaction.

Pour soumettre votre candidature, faites-nous parvenir un court texte de présentation, un poème de votre cru (optionnel) et un court texte analytique portant sur un poème de votre choix.

Membres du comité de lecture (3 postes à combler)

Si vous êtes intéressé-e à lire et commenter les soumissions reçues par *L'Organe* à partir du confort de votre chez-vous, c'est le poste qu'il vous faut. Dites-nous quelles sont vos motivations et envoyez-nous quelques textes que vous avez écrits (de quelque format que ce soit).

recrutement.lorgane@gmail.com

Seul-e-s les étudiant-e-s au premier cycle à Concordia peuvent faire partie de l'équipe de rédaction de *L'Organe* ou du comité de lecture.

Faim
Numéro 09, Été 2017

Thème du prochain numéro
Invisible
Date limite pour les soumissions
29 septembre 2017
Faire parvenir à
soumissions.lorgane@gmail.com

Conseil d'administration
Pierre Chauvin (président)
Justine Falardeau
Sophie Pouliot
Jean-François Vaillancourt

Membre sans droit de vote
Emmanuelle Aïsha Sparkes

Rédactrice en chef
Emmanuelle Aïsha Sparkes
Directrice de production
Maude Marcotte
Éditrice-teur-s
Alice Pierre
Julien Simard Farout
Éditrice Poésie
Marion Lefèvre
Directrice artistique
Clara Cousineau
Directeur graphique
Vincent Potvin
Directeur de la photographie
Alexis Cousineau
Directrice de l'illustration
Marianne Dupont-Gagnon

Composition par *L'Organe*
Impression par Imprimerie F.L. Chicoine

L'Organe est membre de la
Presse Étudiante Francophone

Questions et commentaires
redaction.lorgane@gmail.com

lorgane.ca

Contributrice-teur-s
Jean-François Malo, Félixe Bouvry,
Renato Rodriguez-Lefebvre, Alizée Goulet,
François Lautre, David Groulx,
François Sarazin, Eugénie Bataille,
Sévan Belleau, Gaëtan Sortet,
Khalid EL Morabethi, Guillaume Madore,
Jean-Christophe Leblanc, Raphaëlle Auer,
Éloïse Demers Pinard, Christopher Fusaro,
Mélina Costa, Joseph Olivier,
ZACCHARIE (Zaccharie Hassoun),
Brian Ostrovsky, Jeanne Gourd,
Anna Michetti, Gabor Bata.

Traduction
p.28 : Maude Marcotte

Photos
p.5 : Félixe Bouvry
pp.8-9, 46, 48-49 : Clara Cousineau
et Alexis Cousineau
pp.21-23 : François Sarrazin
pp.26-27 : Clara Cousineau
pp.28-29 : Sévan Belleau
pp.36-37 : Maïa Faddoul
pp.41-42 : Christopher Fusaro
p.58 : Vincent Potvin

Illustrations
pp.12-14 : Daniel Pelchat
pp.24, 30-31 : Marianne Dupont-Gagnon
p.35 : Jean-Christophe Leblanc
p.44 : Charlotte Parent
p.50-51 : Roxanne Fiore

Couverture
Clara Cousineau et Alexis Cousineau